

F N° 10

4 frs

2me NUMERO DE MAI 1942

Belgique 2,50 fr. / Bohème-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mkr. / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 litres / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 kurus
Luxembourg, Styrie méridionale, Marche de l'Est 25 Pt.

Signal



Le chef
timonier au
compas-goniomètre

Dans ce numéro: Rencontre
de sous-marins au large
de New-York.

Cliché du correspondant
de guerre Buchheim PK

Le butin de 250 guerres...



PREMIER MOT D'ORDRE: A BAS L'ESPAGNE! L'Angleterre arracha à l'Espagne, première puissance mondiale au Moyen âge: en 1655, la Jamaïque et en 1704, Gibraltar. Plus tard, elle chassa les Espagnols de leurs possessions en Floride. Durant les guerres napoléoniennes, les Britanniques s'emparèrent de la Trinité. Au cours des années qui suivirent, ils soutinrent la politique séparatiste des Etats du Sud de l'Amérique.



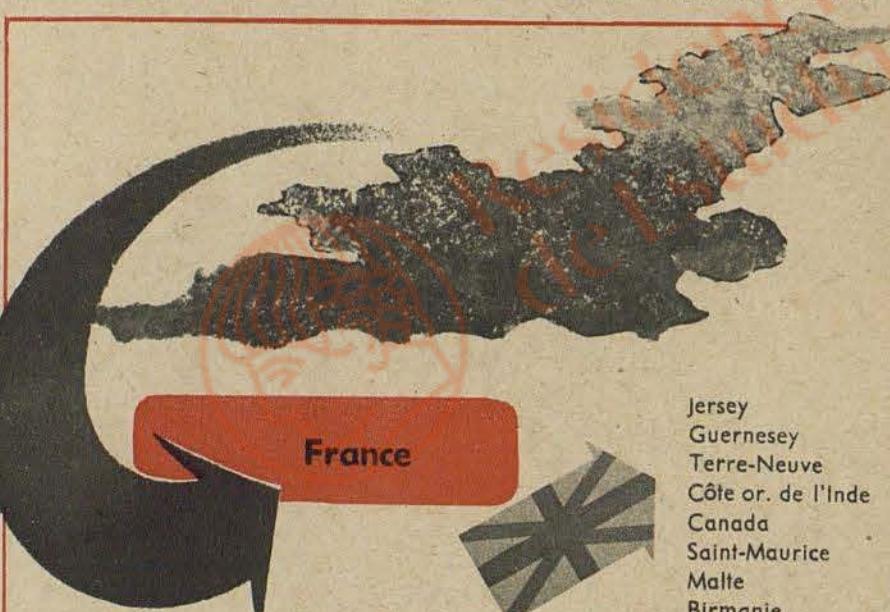
DEUXIÈME MOT D'ORDRE: S'EMPARER DES POSSESSIONS PORTUGAISES. Vers 1600, l'Angleterre mit à profit les difficultés de succession au trône du Portugal pour s'emparer de ses possessions les plus importantes sur la côte occidentale de l'Inde jusqu'à Ormuz. En 1661, elle prit Bombay, vers la fin du XIX^e siècle, elle occupa la Rhodésie. Déjà, en 1820, les Britanniques avaient porté un coup à l'empire portugais en favorisant les efforts séparatistes du Brésil.



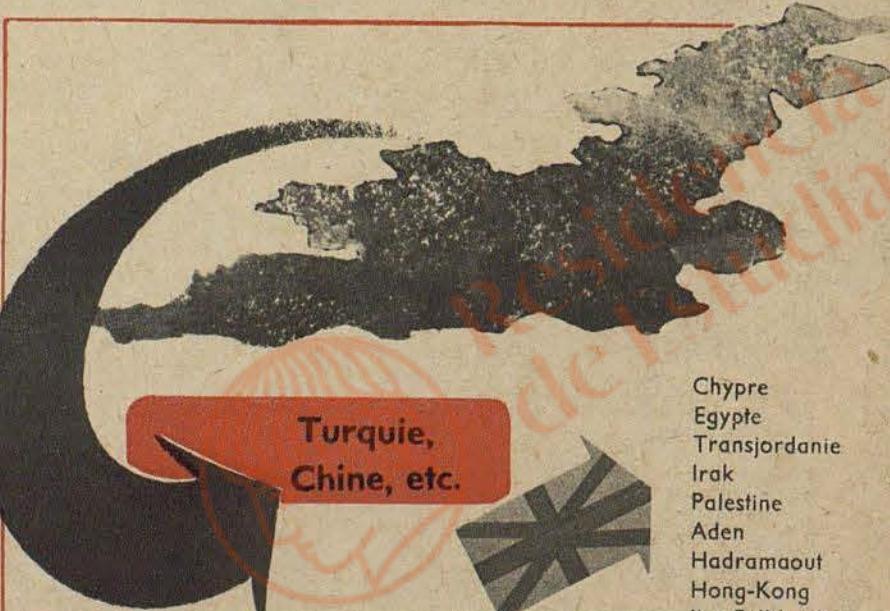
TROISIÈME MOT D'ORDRE: VOLER LES PAYS-BAS. Au milieu du XVII^e siècle, l'Angleterre prit aux Pays-Bas la Nouvelle-Amsterdam, qui devint New-York. Puis ils occupèrent Sainte-Hélène, un siècle après, l'île de Tobago, à l'ouest de l'Inde. Ce fut pendant les guerres de Napoléon que le plus riche butin leur tomba sous la main: la Guyane, Ceylan, la colonie du Cap et, un peu plus tard, la Malaisie. En 1877 et en 1902 l'Angleterre acheva la conquête des établissements hollandais de l'Afrique australe: le Transvaal et la République des Boers.



CINQUIÈME MOT D'ORDRE: EMPêCHER LE DÉVELOPPEMENT DE L'ALLEMAGNE. En 1914, l'Angleterre prétendait ne pas combattre pour un agrandissement de son empire colonial; mais après 1918, elle s'empara d'accaparer, comme butin de guerre, la plupart des colonies allemandes: une partie du Cameroun et du Togo, l'Est africain allemand, le Sud-Ouest africain allemand, la Nouvelle Guinée, les îles Samoa et l'île Nauru dans le Pacifique.

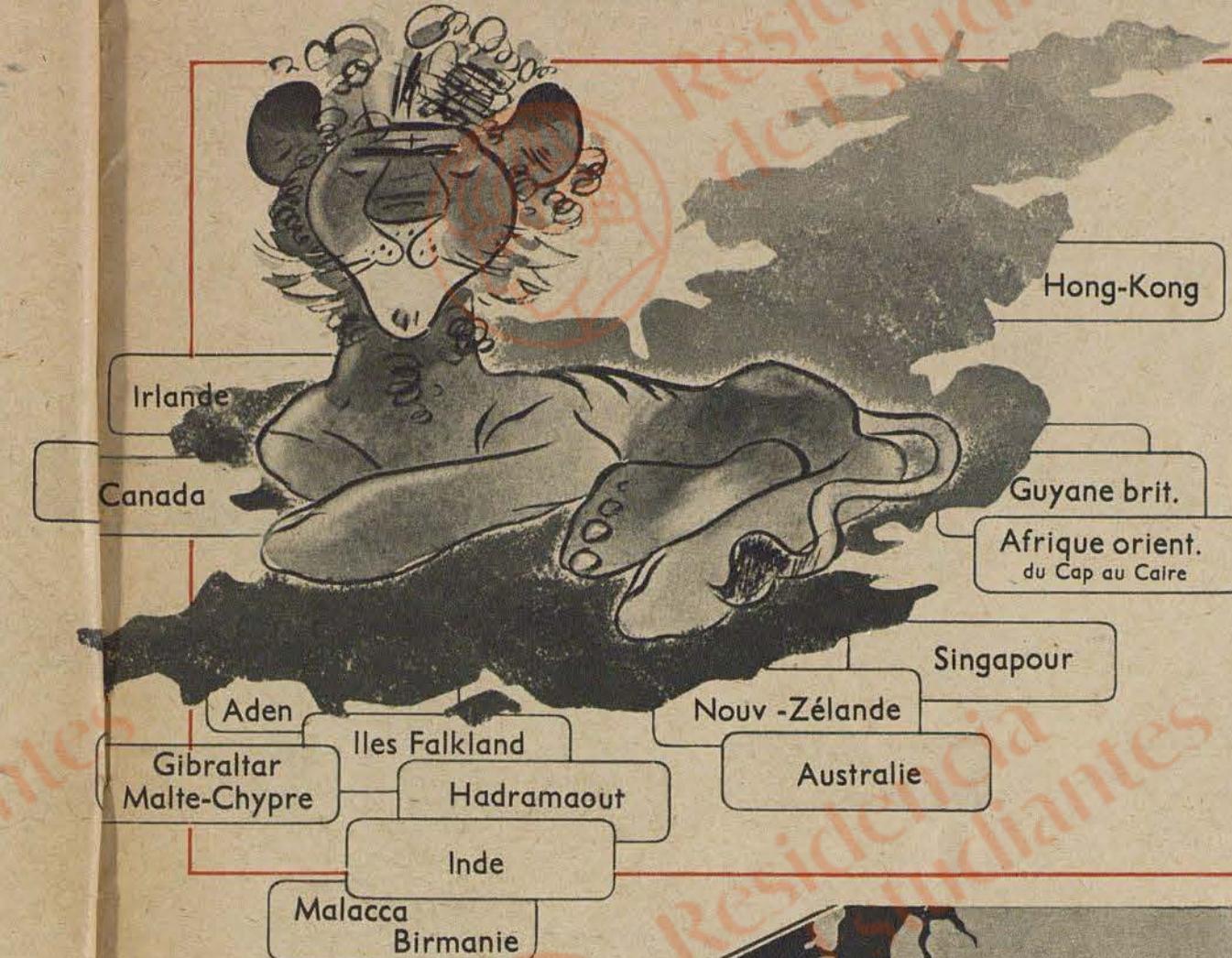


QUATRIÈME MOT D'ORDRE: CHASSER LE FRANÇAIS. Depuis des siècles, les Anglais ont gardé, dernier gage de la guerre de Cent Ans, Jersey et Guernesey, dans la Manche. En 1713, ils ont pris aux Français Terre-Neuve et l'Acadie, en 1783, le Canada et les principaux établissements des Indes orientales. Pendant les guerres de Napoléon, ils s'emparèrent des îles Seychelles, de l'île St-Maurice et de l'île de Malte. Au XVIII^e siècle, ils chassèrent les Français de la Birmanie, et cent ans plus tard, firent échouer, à Fachoda, leurs efforts pour s'assurer la possession du Soudan.



LE MOT D'ORDRE ETERNEL DE L'ANGLETERRE: ACCAPPER! Les Anglais ont enlevé aux Turcs, au XIX^e et au XX^e siècles, Chypre, l'Egypte, la Transjordanie, l'Irak, la Palestine et les territoires d'influence arabe d'Aden et de l'Hadramaout; à la Chine, ils ont pris Hong-Kong; à l'Argentine, les îles Falkland; au Thailand, en 1909, quelques provinces pour arrondir leurs propres possessions.

...et alors: «PAX BRITANNICA»

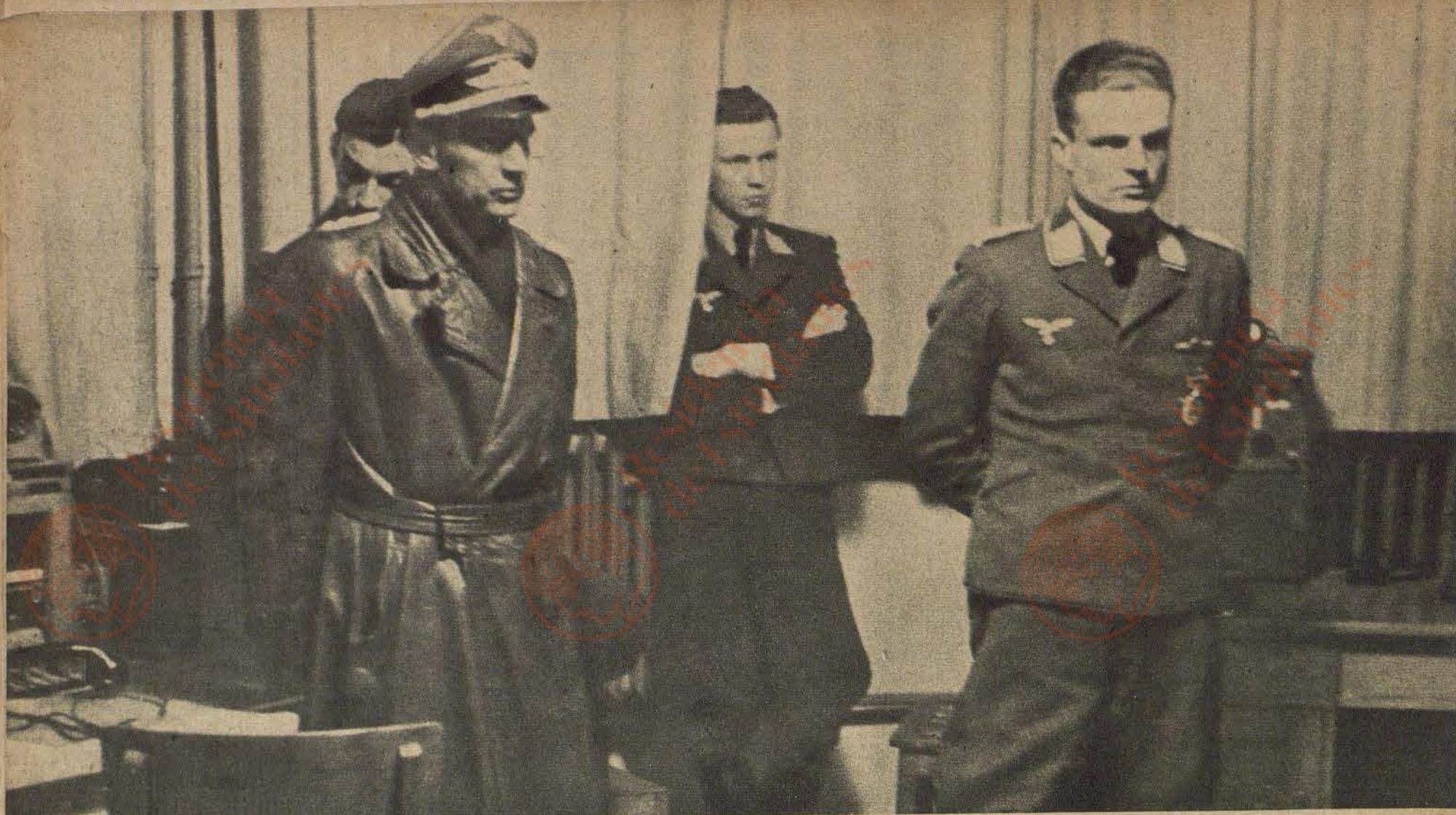


L'Empire en a assez

On peut dire qu'il y a, dans le monde, 11 hommes qui travaillent pour un Anglais. Cette formule très simple met nettement en évidence l'importance de l'Empire pour la Grande-Bretagne. Quarante-cinq millions d'hommes habitent sur le sol des îles britanniques. L'Empire, au temps de sa plus grande étendue, en 1918, comprenait environ 500 millions d'hommes (sur 2 milliards de la population terrestre); 39 millions de kilomètres carrés (sur un total de 140 millions de kilomètres carrés pour le globe) étaient gouvernés par Londres. Le rapport de surface de la Grande-Bretagne à son empire était de plus de 1 à 150. L'influence, indirecte mais cependant très sensible, exercée par les Anglais sur de nombreux Etats indépendants, mettait la Grande-Bretagne à même de diriger la politique de plus de la moitié du monde. Il a fallu 250 guerres pendant environ le même nombre d'années pour établir cette puissance. Mais, à la longue, l'ordre naturel des choses finit par se rétablir; les premiers signes d'une situation nouvelle sont là:

...L'Empire s'effrite





« IL FAUT SAVOIR ATTENDRE... »

...et ne pas se laisser décourager. Tout est là! Tel est l'avis du capitaine K..., commandant un groupe de chasseurs de nuit. Toutes les nuits, les chasseurs sont à l'affût, à leur poste de combat. Leur attente est éprouvante; mais ce n'est tout simplement que le service. Chacun sait que le succès dépend de leur vigilance, de leur persévérance dans l'attente.

La physionomie des hommes qui patientent ne trahit aucune agitation. Voilà des centaines de nuits qu'ils attendent et veillent ainsi. Ils en ont l'habitude. Ils écoutent calmement au téléphone la communication de leur commandant: les appareils d'écoute et les projecteurs ont repéré l'ennemi sur leur terrain de chasse.

Dehors, sur le terrain, pendant la nuit. Les avions sont prêts. C'est la plus forte alerte. L'ordre est: « Se tenir prêt, sur son siège ». Demain, le communiqué annoncera que de nouveaux avions ennemis ont été abattus. Les chasseurs de nuit n'ont pas attendu vainement →







JOURNAL d'un commandant soviétique

ORDRE vient d'arriver de marcher sur B... Je deviens de plus en plus nerveux. Pneus et carburant font défaut. Quelques-uns de mes hommes manquent. Nous partons en direction de Toula et passons la nuit dans la voiture. A la pointe du jour, nous avons voulu continuer notre route, mais le feu de l'ennemi nous barrait le passage. Des bombardiers nous ont attaqués, les mitrailleuses crépitaient, la D.C.A. tonnait. Enfin, les avions allemands se sont retirés, pas un de nos chasseurs ne s'est montré.

L'état-major a été déplacé à X... Les rues sont désertes. La population civile a fui, des quartiers entiers sont comme volatilisés. Des bombardiers allemands, sans être inquiétés, viennent se délester de leurs bombes. Notre armée n'est pas ce que nous étions accoutumés de croire et ce que le pays croit encore. Ses lacunes sont effrayantes. Toutes les attaques de l'Armée Rouge échouent piteusement. Ceux de nos soldats qui sont originaires de territoires occupés par les Allemands sont inquiets. On me dit qu'ils veulent retourner chez eux. La situation est très grave. Ce que voit le soldat et, plus encore, l'inaction ont des effets désastreux. Des commandants d'unités et des commissaires s'adonnent à la boisson. Souvent, les soldats ne reviennent pas des reconnaissances. L'ennemi a renforcé extraordinairement ses positions et ses moyens de combat. Son feu est très nourri. J'ai le cœur gros.

Après le dernier rapport sur la situation, je suis revenu à mon poste complètement abattu. Notre situation est critique. Ne sait-on pas à Moscou la vérité sur ce qui se passe au front ? J'écris ces lignes à la lueur d'une chandelle de suif dans une cabane en torchis. La situation est désespérée. Je me sens humilié en apprenant que l'adversaire a de nouveau remporté une grande victoire. On dit qu'il a réussi une nouvelle trouée profonde. Feu violent de notre artillerie. L'infanterie s'apprête à monter à l'attaque. Ordre de reprendre les positions perdues. Mais les services de transmission fonctionnent mal. A l'étape, des lâches ont déjà résolu de reculer. Pagaïe et impétueux. Nous aurions besoin d'une volonté de fer et de plans systématiques.

Avant l'attaque, l'aviation allemande a donné. Toute la division a été écrasée. Les soldats, abandonnés à eux-mêmes, n'ont pas de chefs. Nous avons été surpris de voir que les Allemands ne poursuivaient pas leur avantage. Nous devrions attaquer, mais avec quoi ?

Dans son dernier numéro, « Signal » reproduisait trois lettres de soldats soviétiques, trouvées par les troupes allemandes dans les bagages de la Gépou. Le document extrêmement intéressant que nous publions ici provient de la même source.

ment arrosées. L'artillerie, qui, pourtant, avait des munitions, n'a pas riposté. Il n'y avait pas d'ordres.

Le commandement indécis et inactif

Feu violent. La garde monte en première ligne. Elle est placée sous le commandement du divisionnaire Z... Tout le monde est nerveux, mais on ne peut parler de panique. Je reste dans ma cabane : dehors, ma voiture est prête à filer. Nous attendons le général, mais il ne prend aucune décision. Il attend les ordres de Moscou. Il vaudrait mieux laisser plus d'initiative à l'armée dans ses opérations. On la paralyse à chaque pas.

Je regrette d'être obligé de quitter ma cabane. Nous avons vécu longtemps dans cette forêt, nous y étions bien. L'air retentit du grondement des avions ennemis ; en revanche, depuis trois jours, nous n'avons pas vu un seul des nôtres.

On a confié provisoirement le commandement en chef de tout le secteur au général de brigade B... Lorsque je suis allé le trouver, il m'a accueilli par ces mots :

— Va-t-on bientôt me fusiller, moi aussi ?

— Pour quelle raison ? répondis-je.

— On s'est déchargé sur moi de toute responsabilité pour tout ce qui arrivera.

— Acceptez cette nomination et remportez la victoire ! Il ne sera pas question alors d'être fusillé !

— Ne vois-tu pas dans quelle situation se trouve le front ?

— Je ne sais pas moi-même de quelles unités je dispose, ni où elles se trouvent.

Pas dormi de toute la nuit. Le matin, nous avons bu de la vodka et nous avons bien déjeuné. Ensuite, j'ai dormi parfaitement pendant quelques heures dans la voiture. On m'a réveillé parce que je devais communiquer avec le poste de commandement du général N...

J'ai traversé une ville où toute la population est restée. On n'entend pas un coup de feu et on dirait qu'il n'y a pas de guerre. Pour quelques instants, moi aussi, j'oublie ces horreurs.

Levé de bonne heure parce que j'étais transi de froid et que j'avais eu de mauvais rêves. Au P.C., j'ai appris quelle était la situation. A chaque instant, des avions ennemis nous survolaient. La neige tombait et, le soir,

nous avons incendié notre campement. Cela a fait un immense brasier et tout autour une terrible canonnade. Brillant feu d'artifice qui nous était offert gratuitement. Tout s'est calmé au bout de quelques heures. La nuit était sombre et belle...

Nous avons dormi à quatre dans la voiture. Il faisait un froid de chien. Nous nous sommes levés à 7 heures. La neige tombait à gros flocons. Nous avons déjeuné de nos vieilles provisions et nous avons pu nous faire chauffer un peu d'eau. Une gorgée de thé nous a réchauffés. J'ai rencontré le camarade J..., de la division voisine. Il m'a dit que sa division avait eu 75 % de pertes et que ses effectifs de combat étaient réduits à zéro.

J'erre à l'aventure

Ici et dans les autres villages de la contrée, la population ne nous accueille pas précisément avec joie. On ne voit partout que maisons incendiées et cadavres. Tout le temps, nous sommes sous le feu de l'ennemi. Las et affamé, j'erre dans la forêt. Nos unités sont en déroute. Notre ravitaillement est anéanti. J'écris devant un feu de bivouac dans la forêt. Ce matin, j'ai perdu mes hommes et je suis resté seul avec un groupe de soldats d'autres formations. La division se dissout.

Passé la nuit dans la forêt. Nous n'avons pas de pain depuis trois jours. On rencontre un grand nombre de soldats dans cette forêt, rarement un officier. Les Allemands ont tiré sur nous pendant que nous marchions vers le nord. A la station de U..., on nous a donné des vivres. J'ai pu trouver une couverture, un bidon et une moussette. Neige et pluie mélangées. Une soif atroce me tourmente. Nous avons bu de l'eau des marais. Vers le soir, nous sommes arrivés à Sh... Il faisait froid. Nous avons fait du feu et nous avons séché nos linge de pieds. Nous sommes allés ensuite au kolkhoze chercher de la paille. La nuit a été très agitée.

Le lendemain matin, le froid m'a réveillé. Des soldats avaient déjà fait du feu. J'ai fait sécher mon manteau qui était raide comme une planche. Ensuite nous avons eu un peu de thé et nous avons repris notre route... Il y a des jours déjà que nous n'avons plus vu de pain. A l'orée des bois, nous avons été accueillis par des coups de feu. Nous avons traversé la lisière en courant. On nous a aperçus et on a tiré sur nous. Il a fait un froid terrible pendant la nuit.

Le matin, nous n'avons eu ni à manger ni à boire. Nous avons continué à marcher à travers la forêt, nous avons fait halte pour sécher nos linge de pied, puis nous avons mangé de la bouillie et de la soupe. Il y avait un tout petit morceau de viande pour quatre hommes... Maintenant il nous faut traverser une grande route qui est sous le feu de l'ennemi. Hier, en franchissant la voie, j'ai perdu ma couverture. C'est grand dommage, car il fait diablement froid.

Nous avons rôdé toute la nuit dans une ombre épaisse. J'ai le pied droit enflé et de la peine à marcher. Nous avons fait halte enfin au crépuscule et nous nous sommes réchauffés à un feu que nous avions allumé. Nous sommes restés là deux heures, mais sans dormir. Il n'y avait rien à manger.

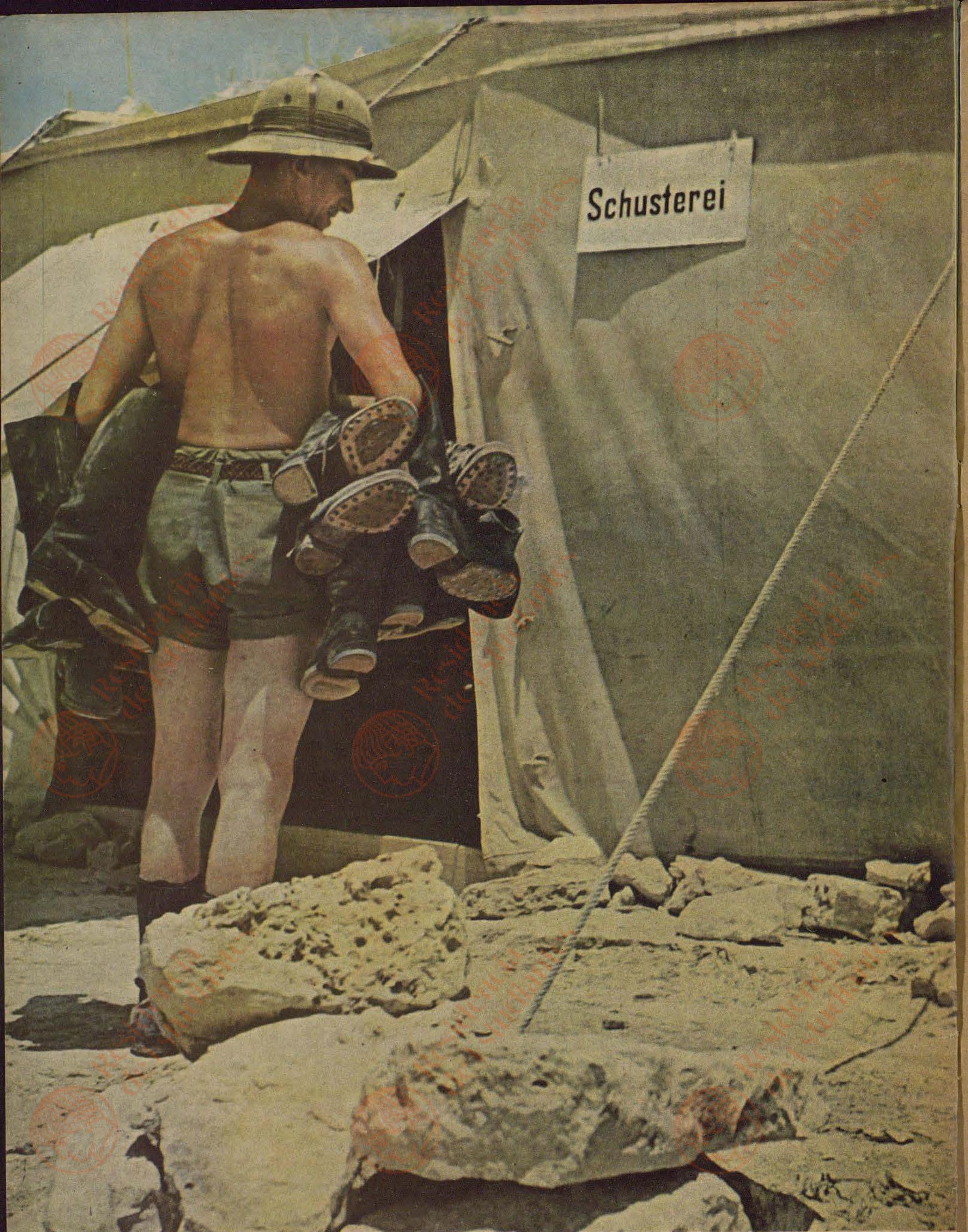
La moitié d'entre nous n'a plus d'armes. Nous avons envoyé quelques hommes en reconnaissance, ils ne sont pas revenus. Des mitrailleuses commencent à tirer. Les Allemands...

Ici se termine le journal. On ne sait pas ce qu'est devenu ce commandant.



Curiosité. — Un tank soviétique, véritable colosse, est tombé aux mains de la défense allemande. Les soldats l'examinent de près. Cliché du correspondant de guerre: Leinberger. PK





Après quelques jours de combat dans le désert, le cordonnier de la compagnie ne manque pas d'ouvrage

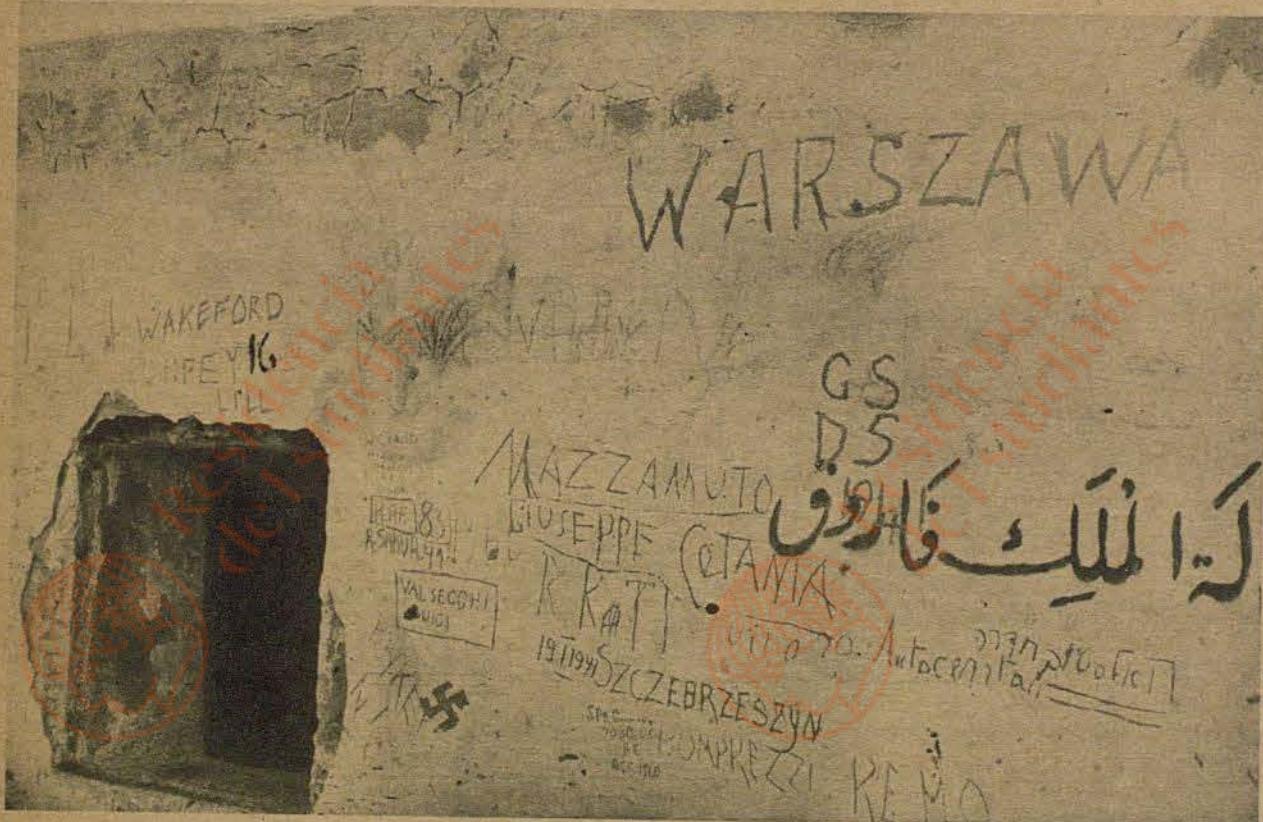
Entre les batailles

La première pause entre l'avance et la victoire de Rommel d'avril 1941 et la première bataille de juin 1941 dura deux mois. Cinq autres mois s'écoulèrent jusqu'à la grande offensive anglaise de novembre à janvier. Avec ses valeureux combattants, allemands et italiens, Rommel arrêta les Anglais et les contraignit à la retraite. Maintenant le calme règne en Afrique pour la troisième fois. A ce qu'il paraît...

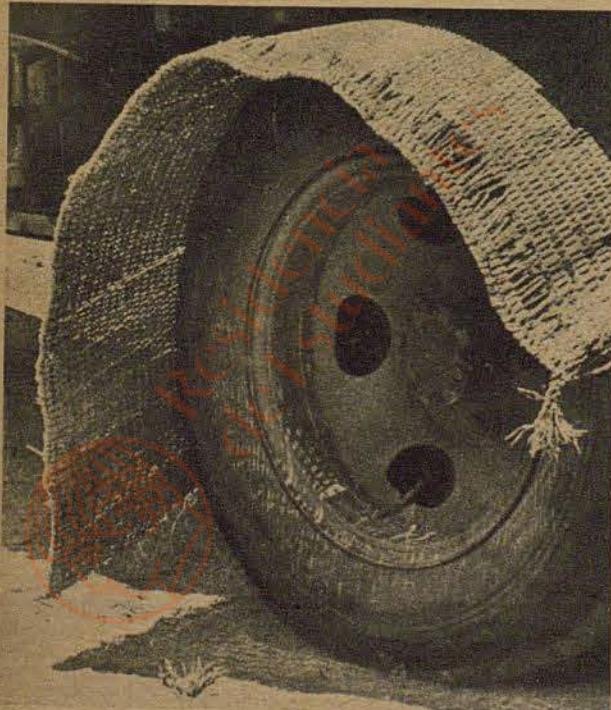


Cliché du correspondant de guerre
Kenneweg, PK

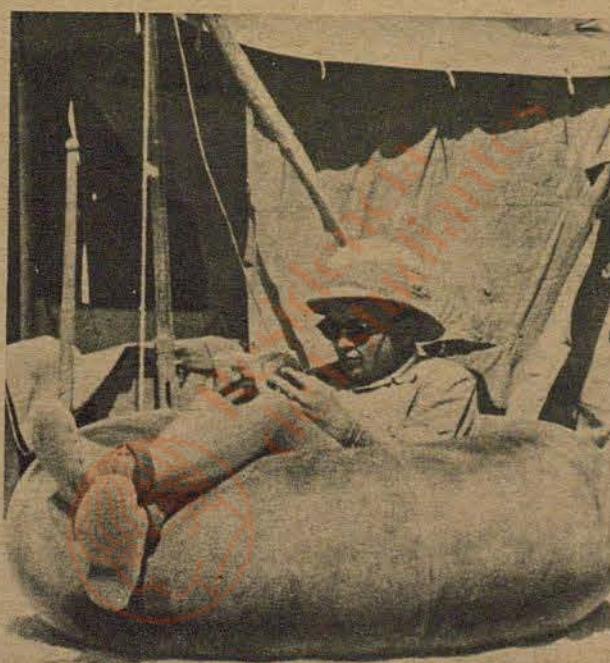
Conversation avec un gecko



LE MUR DU REPOS... Allemands, Italiens, Anglais, Hindous et Polonais ont laissé sur le mur d'une maison à Derna, le long de la via Balbia, en direction de Tobrouk, les traces de leur passage.



DE L'OMBRE... POUR LES PNEUS!



LE COURRIER MILITAIRE A APORTE DE LA LECTURE.
BROUILLAGE.



LE SECRET

C'EST L'HOMME ET NON L'ARME QUI REMPORTE LA VICTOIRE

II.

Signal termine, aujourd'hui, son enquête sur le secret de l'âme et des victoires allemandes. Il sera question, dans cet article, de l'aversion des Allemands pour la spécialisation; on parlera de garçons de onze ans à qui l'on s'adresse comme à des hommes, d'un brave matelot qui devint général bourgeois, du désir du général Wavell d'avoir des soldats à la fois boxeurs et capables d'escalader une muraille. Sur ce point, on dira ce qui s'est passé dans le désert. On révélera des choses étranges dont les dictionnaires anglais ne parlent pas, mais qu'il est nécessaire de connaître si l'on veut comprendre que cette guerre représente une révolution mondiale.

DES étrangers, qui ont observé l'Allemagne, ont souvent exprimé cette opinion fausse que la force de sa vieille armée, empruntée uniquement à la conception monarchique, servait de base à la discipline. Quand l'empereur Guillaume II abdiqua, on crut que la tradition était brisée. La vérité est que l'armée allemande puise sa force et sa vitalité dans l'âme du peuple et non pas dans la forme de l'Etat.

De l'instinct du soldat pour le chef

C'est l'erreur de maint politique responsable devant l'opinion publique, de prétendre qu'Adolf Hitler représente, pour les Allemands, une sorte de monarque. Pour le soldat allemand — et tout Allemand est soldat — l'idée de l'Etat est subordonnée à l'idée de nation, à l'idée de peuple comme on vient de le lire.

Adolf Hitler est le chef, guide, «Führer» du peuple, mais son existence est limitée comme celle de tous les êtres humains. Croit-on vraiment que la puissance militaire allemande cesserait si elle n'était plus représentée par Adolf Hitler?

Ici, il importe de dire quelques mots sur les rapports de l'armée allemande avec son chef, car il semble que ce soit là une chose encore mal comprise de l'étranger. Ce ne sont pas seulement sa bravoure et son instruction qui font un bon soldat, c'est aussi un instinct profond de la direction militaire, si l'on prend ce mot dans un sens très large. Le bon soldat devine et sent la valeur de son supérieur, du caporal au général. Et l'instinct des soldats allemands s'est prononcé pour Adolf Hitler. Ils lui sont fermement attachés, parce qu'ils ont reconnu en lui le Chef.

A propos de littérature

Il est paru, en Allemagne, ces dernières années, un roman humoristique de Ehm Welk: *Les païens de Kummerow*. On décrit, dans ce livre, les aventures de la jeunesse du village de Kummerow, en Poméranie. Entre autres, on raconte comment le meunier achète, à bon compte, à la ville, un cheval qu'il croit extraordinaire, comment il revient au village, très fier de son acquisition et comment il ne tarde pas à s'apercevoir qu'on l'a trompé. Le

cheval a une étrange maladie nerveuse et, sans raison, laisse souvent pendre sa tête entre ses pattes. Le meunier s'imagine pouvoir remédier à cette défaillance en rouant de coups la pauvre bête. Il l'assomme à moitié. Comme le meunier est un gaillard solide, les villageois hésitent à intervenir. Finalement, un vieux berger se jette entre le meunier et le cheval et la jeunesse du village tombe à bras raccourcis sur le meunier. Celui-ci s'adresse alors à la police et l'on se prépare à ouvrir une enquête. Entre temps, les conseillers municipaux de Kummerow se sont réunis pour discuter de l'incident et l'un d'eux a le mot de la situation: «S'il est établi devant le tribunal, dit-il, que les habitants de Kummerow n'ont rien fait pour qu'on empêche d'assommer un cheval, jamais plus aucun jeune homme de chez nous ne pourra servir dans la cavalerie.»

En cent ans: quatre fois la Croix de Fer

Cette boutade fera comprendre le point de vue de l'Allemand moyen: il lui est insupportable de penser qu'on ne le jugerait pas digne de servir dans la même arme où ses pères ont servi. Il y a eu, en Allemagne, de nombreux régiments, et il en existe encore aujourd'hui, qui ne se sont jamais adressés aux bureaux de recrutement pour parfaire leurs effectifs. Ils n'en ont pas besoin à cause du nombre d'engagés volontaires qui se présentent régulièrement. Et ces volontaires ne sont nullement attirés par la somptuosité particulière des régiments en question. Ils obéissent simplement à la tradition: les fils veulent servir dans le même régiment que leurs pères, simples soldats ou officiers. Les chasseurs de Lübben, par exemple, ne recrutent que des volontaires. Dans les appartements de beaucoup de familles prussiennes, on voit, encadrées et pendues au mur, toutes les décorations. Il n'est pas rare de constater que quatre générations d'une même famille ont reçu la Croix de fer: l'arrière grand-père en 1813,

le grand-père en 1870, le père en 1914-1918, le fils en 1939-1942. L'Allemand suit sa tradition, et cela, en dépit des incommodités et des rrigueurs de la vie de caserne où le soldat doit s'exercer inlassablement et renoncer, en grande partie, à sa personnalité.

La tradition n'est pas question de forme, mais d'esprit

Le roman de Ehm Welk se passe vers 1900. On pourrait objecter que ses conclusions ne conviennent plus en 1940: les idées subversives des villes se sont répandues dans les campagnes, les conditions de l'agriculture ont été transformées par la technique moderne, le cheval ne joue plus le même rôle qu'autrefois et on ne trouverait plus au village, chez les jeunes gens, le même amour pour la cavalerie; en outre, les seize années de l'après-guerre, durant lesquelles l'Allemagne ne connut plus le service militaire, auraient dû interrompre la tradition. Ces objections sont fausses ou ne sont justes qu'en partie. Nous parlons ici de ce qui se passe dans l'âme. La tradition n'aurait qu'une efficacité de pure apparence si elle ne s'attachait qu'à l'uniforme, qu'à l'instrument ou qu'à une arme. Les formes peuvent évoluer si un puissant esprit les anime. Et c'est ce qui importe pour cet esprit et pour le maintien de la tradition prussienne-allemande: le flambeau doit être transmis.

Ce respect des Allemands pour la tradition se retrouve même dans les partis politiques qui ont lutté pour le pouvoir, au temps de la République de Weimar. Qu'il s'agisse de «L'Union des Anciens Combattants communistes», de «La Bannière noir-rouge-or du Reich», des «Ordres de la Jeunesse», de «L'Union des Louveteaux», des «Casques d'acier», des «S.A.» ou des «S.S.», toujours nous retrouvons dans l'organisation, l'esprit militaire. La différence est de pure forme. Même

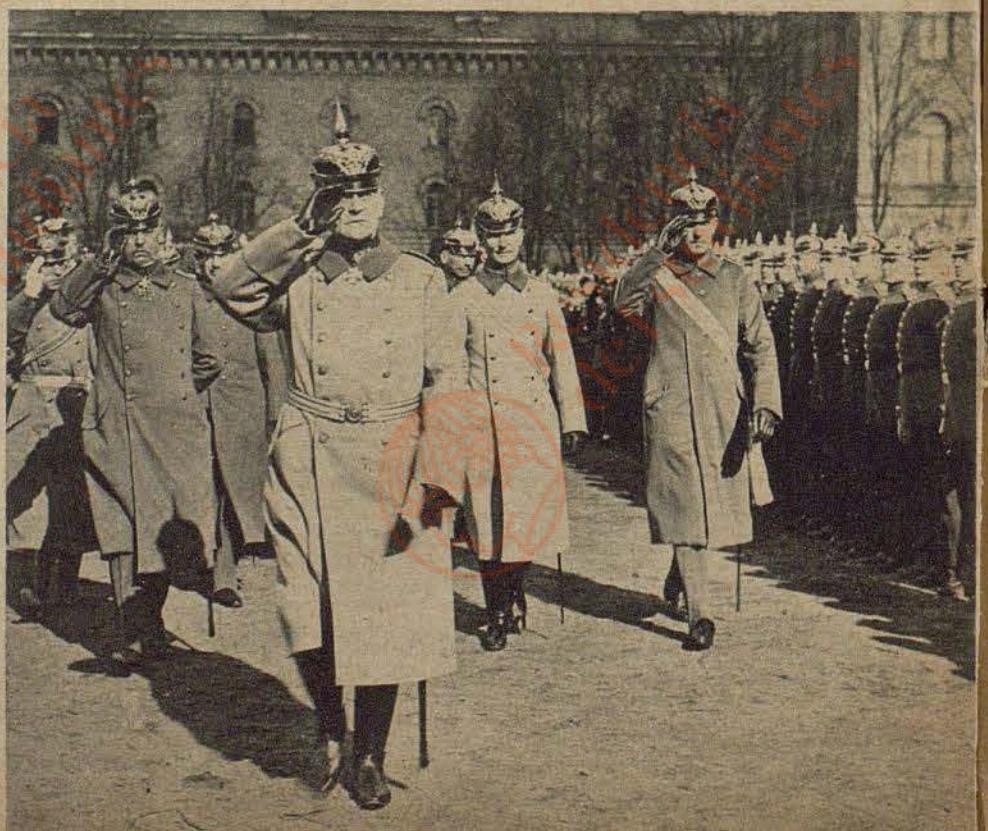
les organisations de la jeunesse de l'Eglise catholique ont toujours, elles aussi, observé une discipline militaire. Et si, aujourd'hui, les membres des groupements les plus opposés se retrouvent tous unis pour combattre, ce n'est pas qu'Adolf Hitler les ait soumis de force à son système, c'est qu'il a su éveiller en eux un esprit militaire si puissant que tous ont accueilli avec joie le rétablissement du service obligatoire.

Sport et discipline

Les Allemands voient dans l'armée un instrument d'éducation que rien ne peut remplacer, pas même le sport. Le sport joue, il est vrai, un rôle considérable en Allemagne, aussi bien comme système de formation — à l'école, dans le service du travail, à l'armée — que dans la vie civile. Les Jeux Olympiques de Berlin en ont été la meilleure démonstration. Ils ont prouvé aussi à quel point l'armée allemande s'entraîne par la culture corporelle.

Le maréchal de Reichenau, mort dernièrement, était un grand joueur de tennis et de football et pratiquait l'athlétisme. Il a fait beaucoup pour le sport dans l'armée. Bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, il fut un des premiers, pendant la campagne de Pologne, à traverser la Vistule à la nage. Son état-major suivit son exemple.

L'entraînement sportif joue un rôle éminent dans la formation du soldat. Son équipement comporte des souliers de course et une tenue de sport. Mais l'entraînement sportif ne saurait remplacer la discipline militaire, dont les buts sont tout différents. Certes, le sport éveille et développe dans l'homme quelques vertus importantes. Il apprend à s'endurcir, à subordonner sa personnalité à l'esprit d'équipe, à se montrer chevaleresque et à supporter la défaite d'une âme égale. La disci-



LA DERNIERE PARADE. En vertu du traité de Versailles, l'Ecole des Cadets de Licherfeld dut être fermée en 1920, après 200 ans d'existence. Dans une grande proportion, le corps des officiers allemands est sorti de cette école. A gauche, derrière le commandant de l'Ecole, von Bardeleben, on voit le général Ludendorff.



LE DEFILE DES DRAPEAUX. Le Jour commémoratif des Héros, les drapeaux glorieux défilent devant le monument du Soldat inconnu, devant lequel se tient le Führer

line militaire enseigne autre chose : observer une tenue impeccable, regarder droit devant soi, s'habituer à l'obéissance et ne jamais abandonner la tâche entreprise. Le sport est un jeu libre, un concours d'émulation que l'on peut interrompre à tout instant. La discipline militaire veut éveiller et développer dans l'homme des aptitudes nécessaires pour les décisions les plus graves. En sport, l'individu, en général, est seul. Il ressortit, tout au plus, à son club, parfois, comme pendant les Jeux Olympiques, à toute une Nation. Le soldat, lui, n'est jamais seul. Il a toujours la Nation derrière lui, avec toutes les vieilles générations, tous les héros de la Race.

L'expérience de la vie est nécessaire pour sentir une telle différence. Ce sont précisément des hommes mûrs qui se sont prononcés les premiers pour le rétablissement du service militaire en Allemagne. Ils savaient, par leur propre jeunesse, que c'est le renoncement

et l'abnégation qui développent les plus hautes vertus. Une défaite sur le stade ne peut toucher un homme aussi profondément que la défaite dans la guerre mondiale atteignit les Allemands ? Un sportif battu peut-il être traité comme le furent tant d'officiers allemands, en 1918-1919, par la populace de villes que les Bolchevistes avaient excitée ? On les malmena, on leur arracha leurs épaulettes. Malgré cela, ces hommes restèrent fidèles à leur cause. Ils continuèrent à suivre le chemin de pierres et de ronces.

Vraiment, le sport ne saurait être comparé avec la vie militaire. Il lui manque un lien avec la Destinée. Les Grecs, jadis, disaient que la plage est bonne pour les coureurs, mais que la mer est faite pour ceux qui veulent cingler vers le destin.

Un jeune sportif apprend l'exercice de la générosité et de la camaraderie. Un jeune soldat fait le serment, devant le drapeau, de mourir sans crainte. La mort est le couronnement de la vie : tel est l'aboutissement de toute philosophie et de toute religion. La vie a d'autant plus de prix qu'on ne perd pas de vue cette notion. L'école des Cadets prussiens a été l'école des jeunes générations d'officiers. Frédéric-Guillaume Ier la fonda. Frédéric le Grand, prince héritier, en fut l'un des premiers commandants. Le 9 mars 1920, les drapeaux du corps des Cadets furent transportés au ministère de la Guerre. Le corps avait cessé d'exister. Une parade termina l'histoire des Cadets, qui remontait à près de deux siècles. Lüdendorff marchait à droite de la première compagnie, exactement comme il l'avait fait adolescent.

A l'arrivée à l'Ecole des promotions, pendant deux siècles, on avait tenu à tous ces vieillards, à ces hommes, à ces jeunes gens, à ces enfants qui défilaient pour la dernière fois, le 9 mars 1920, le même discours qui peut se résumer ainsi : « Messieurs, (et ceci s'adressait notamment à des garçons de onze ans), vous avez choisi le plus beau métier du monde, vous avez devant vous le but le plus élevé de la vie et nous vous apprendrons à l'atteindre. Vous êtes ici pour apprendre l'ultime et suprême signification de la vie. Vous êtes ici pour apprendre à mourir ! »

Le corps des Cadets n'existe plus. Son esprit vit encore.

Au jeune garçon à qui elles s'adressent, ces paroles solennelles semblent énigmatiques. Seuls ceux qui se prépa-

rent à la carrière militaire, l'officier ou le fantassin qui va prêter serment, pourront être initiés au sublime secret et parviendront à en découvrir le sens. Cette consécration, par l'idée de la mort, distingue nettement le soldat de tous les autres hommes.

A tactique nouvelle, hommes nouveaux

La tradition a un caractère de distinction qui se manifeste dans la puissance de ses symboles. L'Allemagne a pu renoncer à représenter ceux de sa tradition militaire par des étiquettes sur des bouteilles de Schnaps ou des paquets de tabac. Elle ne fait pas appel aux parvenus. La tradition, de plus, n'a de valeur que si elle ne se fige pas en cérémoniaux. Les Prussiens en ont fait l'expérience à leurs propres dépens. Lorsque le grand Frédéric hérita l'armée de son père Frédéric-Guillaume I, il examina soigneusement ses troupes en manœuvre et ne fut pas satisfait. Il voulait une infanterie plus souple. Son idéal était d'obtenir la supériorité de son tir. Cette infanterie tirait vite et bien de ses positions de départ ; mais le passage à une autre formation, par exemple en carré, était trop lent, les intervalles entre deux tirs trop longs. On ne tirait qu'au commandement. Le déploiement en tirailleurs était inconnu. Une telle manœuvre ne pouvait exister à cette époque : c'est la forme du combat d'une armée « nationale » et avant la Révolution française, il n'y avait que des armées de mercenaires. Le mercenaire devient facilement déserteur. On ne peut l'employer qu'en formations serrées. Frédéric le Grand, qui disposait seulement de mercenaires, ne pouvait donc atteindre son but qu'en donnant plus de rapidité, non pas à un ou deux de ses soldats, mais à tous. Il se représentait la ba-



UN INSTANT SOLENNEL.
Le Führer salue les blessés.

Suite page 14

taille sous un autre aspect, variable et toujours en mouvement. Pour réaliser ce nouvel idéal, il exigea de l'infanterie une cadence de pas accélérée et plus il obtint des hommes, plus il exigea d'eux. Ce fut finalement 75 pas à la minute. Le roi se déclara satisfait. Avec cette infanterie rapide, il put mettre en œuvre les projets qu'il avait conçus en secret.

Le respect de la cadence conduit à la catastrophe

L'ironie du sort voulut qu'il dut réaliser ses plans alors qu'il disposait, non pas des grenadiers les plus rapides, mais seulement de ceux qui étaient animés de la meilleure volonté. C'était à la bataille de Leuthen. Le roi opposait 35.000 hommes à 65.000 Autrichiens. Son infanterie ne se composait pas de vieux soldats de métier exercés et dressés à la prussienne, mais de conscrits rassemblés hâtivement et superficiellement instruits. Il était peu probable que de telles recrues fussent capables de faire 75 pas à la minute. Cependant, Frédéric n'ayant pas le choix tenta l'aventure et joua son atout: ordre de bataille en biais, attaque sur le flanc de l'ennemi. Il remporta la victoire grâce à son génie et à l'enthousiasme de ses soldats qui exécutèrent tous les mouvements aussi rapidement qu'il le fallait.

Après sa mort, ses successeurs ne furent plus à même de maintenir et de développer l'esprit de Leuthen. Ils auraient dû éveiller dans chaque soldat les vertus de l'âme; mais ils ne crurent qu'à la force de la machine et au sortilège du chiffre 75.

L'exercice sans intelligence triompha désormais dans les casernes prussiennes. Au lieu de critiquer, on admira et on félicita le théoricien qui, dans la méthode des 75 pas à la minute, crut voir réalisé un progrès décisif.

Les anciennes prophéties sont de nouvelles certitudes

C'est dans ce respect exagéré du nombre qu'il faut trouver la cause des difficultés éprouvées plus tard par l'armée allemande. La mémoire du grand roi et de ses généraux fut négligée au profit d'une conception erronée, où triomphait l'esprit mécanique. Cette armée fut battue, en 1806, d'une manière éclatante, par Napoléon qui avait compris le secret de la bataille de mouvement, le principe de l'anéantissement de l'ennemi, l'esprit véritable de la victoire, le même que celui des anciens Grecs que Frédéric le Grand avait retrouvé à Leuthen. C'est alors que Scharnhorst entra en action, ramena l'armée prussienne à son véritable idéal et lui rendit une vie nouvelle selon l'exemple de Leuthen.

Au début de 1813, Scharnhorst écrit à sa fille: « Quelle que soit la force de l'ennemi... la situation militaire est telle que, dans le courant de cette campagne, la supériorité et la victoire ne peuvent nous échapper. J'en suis absolument convaincu et tu sais que je vois plutôt les choses en noir qu'en rose. »

Depuis leur défaite de 1806, les Prussiens et, avec eux le reste de l'Allemagne ont cessé de croire à la valeur d'une tradition qui s'épuise à ne maintenir que des aspects extérieurs. Ils croient à l'esprit de Leuthen, de la Belle-Alliance, de Königgrätz, de Sedan et de Tannenberg, et ils maintiennent cet esprit par une tradition vivante. Pour cela, point n'est besoin de nombreux symboles extérieurs: l'esprit

veille et se réalise dans la volonté de l'armée de rester toujours jeune et toujours moderne.

Un véritable cavalier sera aussi bon mécanicien

Un jeune paysan de Poméranie n'a pas besoin, en 1942, d'être un cavalier; mais si l'esprit de la cavalerie prussienne, celui du général Ziethen, est vivant en lui, alors il brûlera d'envie d'être mitrailleur de char d'assaut. Les généraux Rommel, Guderian et Kleist, pour ne citer que les plus connus, ne sont pas nés mécaniciens, non plus que la plupart de leurs hommes. Pourtant, ils connaissent la technique de leur arme mieux que leurs adversaires. Il en est ainsi parce qu'ils sont portés par l'esprit d'une tradition qui implique l'amour des moyens autant que la volonté de victoire.

Que le moyen soit le cheval comme jadis, ou, comme aujourd'hui, la bicyclette, la motocyclette, le canon anti-char, l'avion ou le sous-marin, peu importe.

Ce n'est pas un secret — les reporters l'ont annoncé déjà au monde entier — que, lors de l'entrée des troupes d'Adolf Hitler en Autriche, un assez grand nombre de tanks allemands sont restés en panne sur les routes. Mais celui qui ne s'entête pas à considérer les choses comme définitives, a dû constater que l'on a su apporter remède à ces déficiences et qu'elles ne se sont pas reproduites lors de la campagne de Pologne. Il faut en conclure que l'armée allemande a appris assez rapidement à se servir des chars. D'autre part, il serait absurde d'admettre qu'un cavalier doit avoir une vocation particulière pour devenir mécanicien. Il faut donc chercher ailleurs une explication. Elle est encore dans la tradition, et le fond de cette tradition est l'intrépidité. Le principe c'est: « Rien ne doit faire peur ». Aussi bien, pourquoi les Allemands auraient-ils peur de la machine alors que personne ne leur disputera l'invention du moteur à benzine et du moteur à huile lourde.

Plus de 40 colonels et généraux sortis du rang, dans l'armée allemande

Le monde se développe et seule vaut la tradition qui affirme cette évolution. La lutte entreprise pour faire triompher l'esprit de communauté a été très dure, et puis, de générations en générations, l'armée a fini par s'assimiler aisément ce sentiment de communauté comme une chose naturelle. Le signe extérieur le plus frappant est la nourriture: la même pour tous. L'officier mange comme le simple soldat et ne reçoit pas davantage. Si l'officier tient à manger en dehors de la caserne, il touche le même « prêt-franc » que le troupier.

Tout Allemand admis à servir sous les drapeaux est apte à devenir officier. La caste ou l'éducation ne jouent ici aucun rôle. Le volontariat d'un an, accordé aux jeunes gens après examen, a été supprimé. Par contre, ces jeunes gens sont autorisés, avant d'être appelés sous les drapeaux, à se présenter comme élèves-officiers. Ceux qui n'ont pas subi d'examen, peuvent aussi se présenter ou être désignés par leurs supérieurs; mais seulement après avoir répondu à l'appel sous les drapeaux. Notons, à ce sujet, qu'il

LES VOILA!

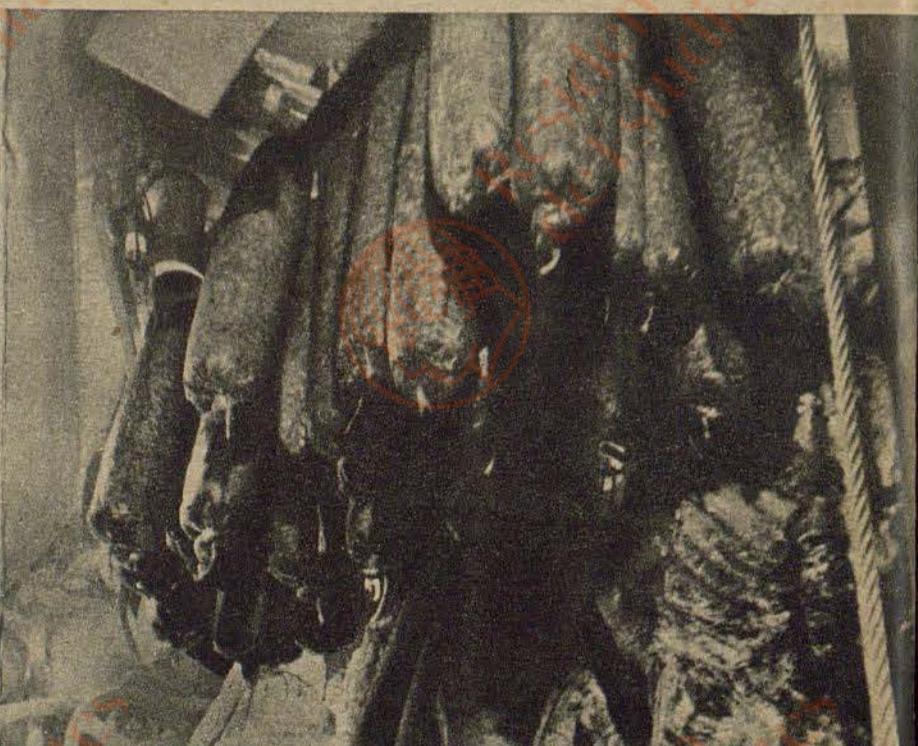
Rencontre

à heure fixe, à point fixe,
à la hauteur de New-York.

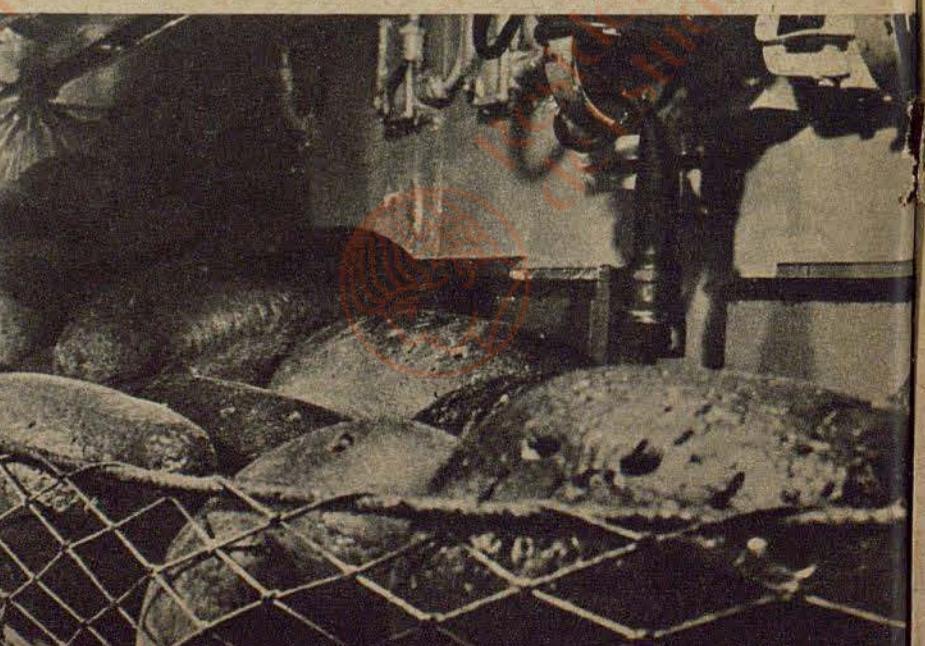
Buchheim, reporter de la marine, raconte ce qu'il a vu:



...Il y a quelques jours, juste avant le départ, la cale de notre sous-marin était dans un beau désordre. Que ne fallait-il pas ranger avant de partir...



...Entre les manomètres, les tuyaux et les manettes, pendus des saucissons géants et des jambons délicats. ... et d'énormes pains pour le long voyage remplissent des hamacs





*Nous croisons dans l'Atlantique, sur un
domaine de chasse d'une étendue sans fin*

*...Tempête... Sur le pont les hommes de quart font un service pé-
nible. Ils cherchent une fumée à l'horizon, un avion dans le ciel.* →



existe dans l'armée allemande, 40 colonels ou généraux sortis du rang.

De tels officiers supérieurs, sortis du rang, seraient plus nombreux si l'Allemagne n'avait pas été obligée de se contenter pendant 16 ans d'une petite armée de 100.000 hommes où les possibilités d'avancement étaient très limitées, par suite du service de 12 ans. Nul ne peut devenir officier, pendant la guerre, s'il n'a fait ses preuves, sur le front, dans un grade inférieur, durant un laps de temps fixé.

Comment les appels en masse des nouveaux officiers se produisent-ils ?

L'étranger publie quelquefois des extraits des proclamations du Führer aux candidats officiers. Mais on ignore, en général, à l'étranger, que chacun de ces candidats est déjà un combattant du front qui a fait ses preuves et qu'il a, en outre, reçu une instruction très poussée, pour le préparer à sa future activité. Il doit avoir passé un examen pour être candidat-officier.

Ces candidats, environ 10.000 par promotion, se réunissent à des époques fixées, à Berlin, au Palais des Sports, à l'appel du Führer. On voit là rassemblée l'élite de la jeunesse : le fils de l'ouvrier à côté du jeune noble, l'artisan et l'étudiant. Il n'existe, aujourd'hui, dans l'armée allemande, aucun officier qui n'ait servi au front devant l'ennemi, soit dans la dernière guerre, soit dans la guerre actuelle.

Malgré les dures conditions, pourquoi y a-t-il toujours cette masse compacte de candidats-officiers aux rassemblements du Palais des Sports. Simplement parce que le peuple, dans toutes les classes sociales, poussé par la force de la tradition, offre toujours de nouveaux aspirants à la carrière. Et l'on sait très bien cependant que le nombre des officiers tombés pendant la guerre est très élevé, par rapport à l'ensemble des pertes. Ce qui attire, c'est le sentiment qu'on éprouve, après avoir soi-même obéi, à conduire et à commander des hommes. Scharnhorst, dans sa dernière lettre à sa fille avant de mourir, regrette de ne plus pouvoir prendre le commandement des troupes qui vont marcher contre Napoléon : « Je donnerais les sept ordres que je possède, écrit-il, si je pouvais prendre un seul jour le commandement ».

L'officier ne peut s'attendre qu'à une maigre solde. Le lieutenant n'a guère plus que le double de ce que touche le simple soldat. Même nourriture, danger plus grand. Ses seuls avantages sont l'obéissance absolue de ses subordonnés, le respect qu'ils lui témoignent librement et leur camaraderie. Il sert donc, en fin de compte, pour l'honneur. Dans chaque unité au combat, le soldat sait par expérience que nul officier ne donne un ordre qu'il ne soit prêt à exécuter lui-même. « Impossible » n'existe pas dans le vocabulaire de l'armée allemande.

A bonne tactique, bons soldats

La mort héroïque de nombreux généraux durant cette guerre est la confirmation de cette certitude, dont l'Etat et le peuple sont pénétrés, plus ou moins consciemment, depuis Frédéric

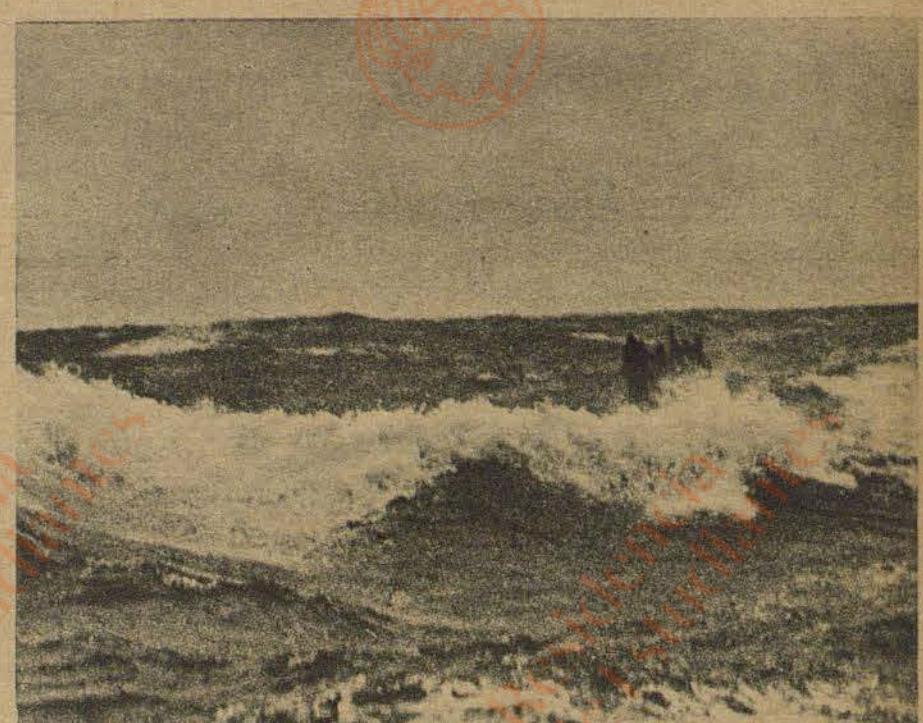
le Grand et depuis la mort au champ d'honneur des généraux Schwerin, Knebelsdorff et Scharnhorst. Si n'en était ainsi, jamais cette armée ne serait entrée dans cette guerre avec des forces improvisées et n'aurait instruit les 16 classes manquantes dans un laps de temps si court. Cette instruction se fait dans toutes les armes et celle du fantassin est la plus compliquée, puisque l'infanterie est l'épine dorsale de l'armée. La formation de ces 16 classes est un fait marquant, plus décisif que le prétendu secret d'une tactique miraculeuse. La tactique n'est bonne que lorsqu'elle est suivie par des troupes formées spécialement pour elle. Sans une troupe excellente, toute tactique, même supérieure, n'est que réverie. Avec des hommes racolés dans la rue, on pourra construire sans doute une barricade, mais on ne prendra pas d'assaut un fortin moderne de trois étages. Franco en a fait la démonstration aux yeux du monde, au cours de la guerre civile d'Espagne. Il faut le reconnaître : pour faire, de civils, aussi rapidement que les Allemands le font, des soldats de choc, il faut la préparation des âmes et la volonté de devenir vite de vrais soldats. En un mot, il faut la capacité physique et la faculté morale. La capacité d'être soldat est tout au moins aussi importante que la volonté de le devenir. C'est elle qui permit aux grenadiers de Frédéric II, instruits à la hâte, de remporter la victoire à Leuthen. Aussi bien, le roi, fier de ce que ses fantassins avaient accompli, reconnut-il leur mérite en disant : « Dans mon infanterie, chaque soldat est un César ».

Après la défaite des Anglais en Crète, leurs journaux parlent du soldat allemand comme d'un homme à tout faire, « soldat « allround » ». Mais ce n'est pas un mot du jargon sportif anglais qui pourra le délinir. La vérité est que, malgré les différentes sortes d'armes et de troupes, il reste, au fond, toujours le même. Il s'efforce de surmonter la spécialisation. C'est là un trait dominant de son caractère. (Göethe est un prodigieux exemple de cet homme allemand universel.)

Le général Wavel avait donné comme modèle de soldat le boxeur et l'escaladeur de murs réunis... Le général Rommel a pu mesurer, à différentes reprises, dans le désert africain, les résultats de l'éducation militaire imaginée par Wavel. Les disciples de Wavel ont été battus plusieurs fois par des soldats qui n'étaient nullement des spécialistes du désert et qui foulaien le sol de l'Afrique pour la première fois. Les capacités diverses et multiples du soldat allemand ont été éprouvées sur tous les champs de bataille, au nord comme au sud, dans le sable et dans la boue, près du pôle comme sous les tropiques. Partout on a pu constater le même élan et la même joyeuse puissance d'action. Cet homme a appris de bonne heure à agir, quelles que soient les circonstances. « Il vaut mieux agir de travers que de ne pas agir du tout », tel est le principe directeur de son éducation. Le critérium qui décide de tout acte est la saine raison et non ce que détermi-



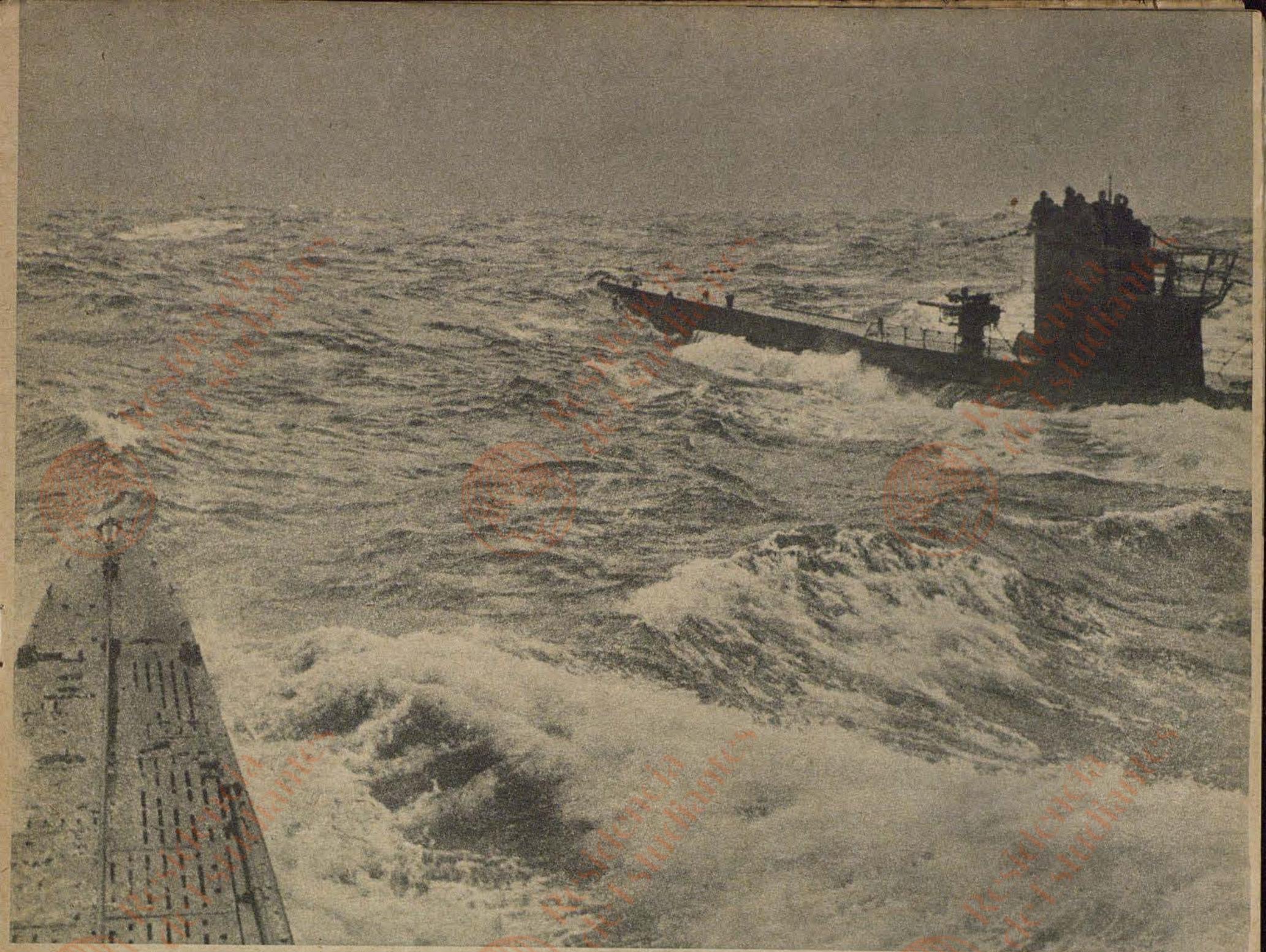
...Celui que nous devons croiser...
A tribord, un point noir. C'est...



...la tourelle d'un sous-marin qui émerge. Ce sont les camarades! La rencontre a réussi à point nommé...



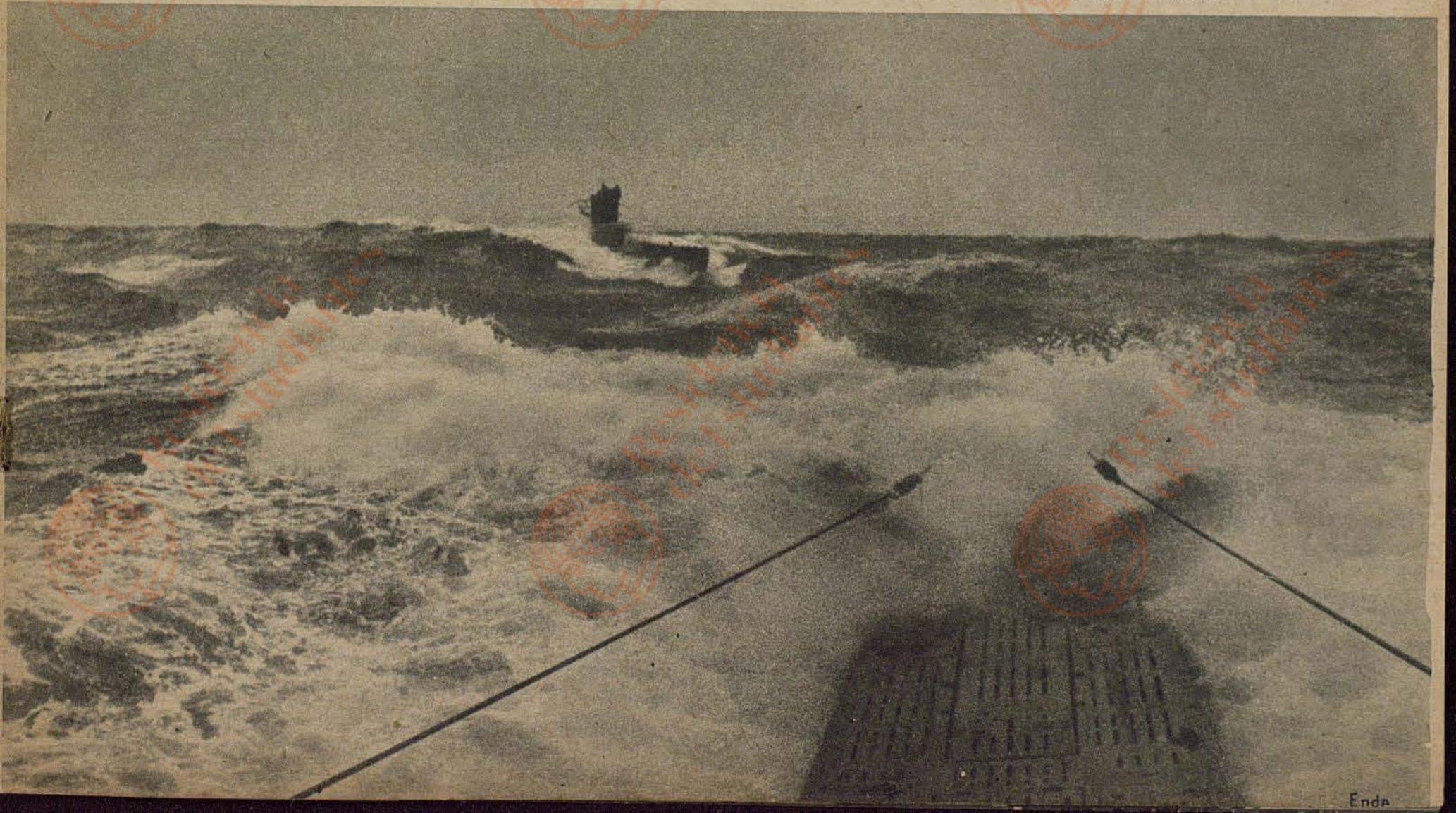
...Bien que la mer soit très mauvaise, nos bateaux se rapprochent lentement et passent l'un devant l'autre. Il importe en effet...

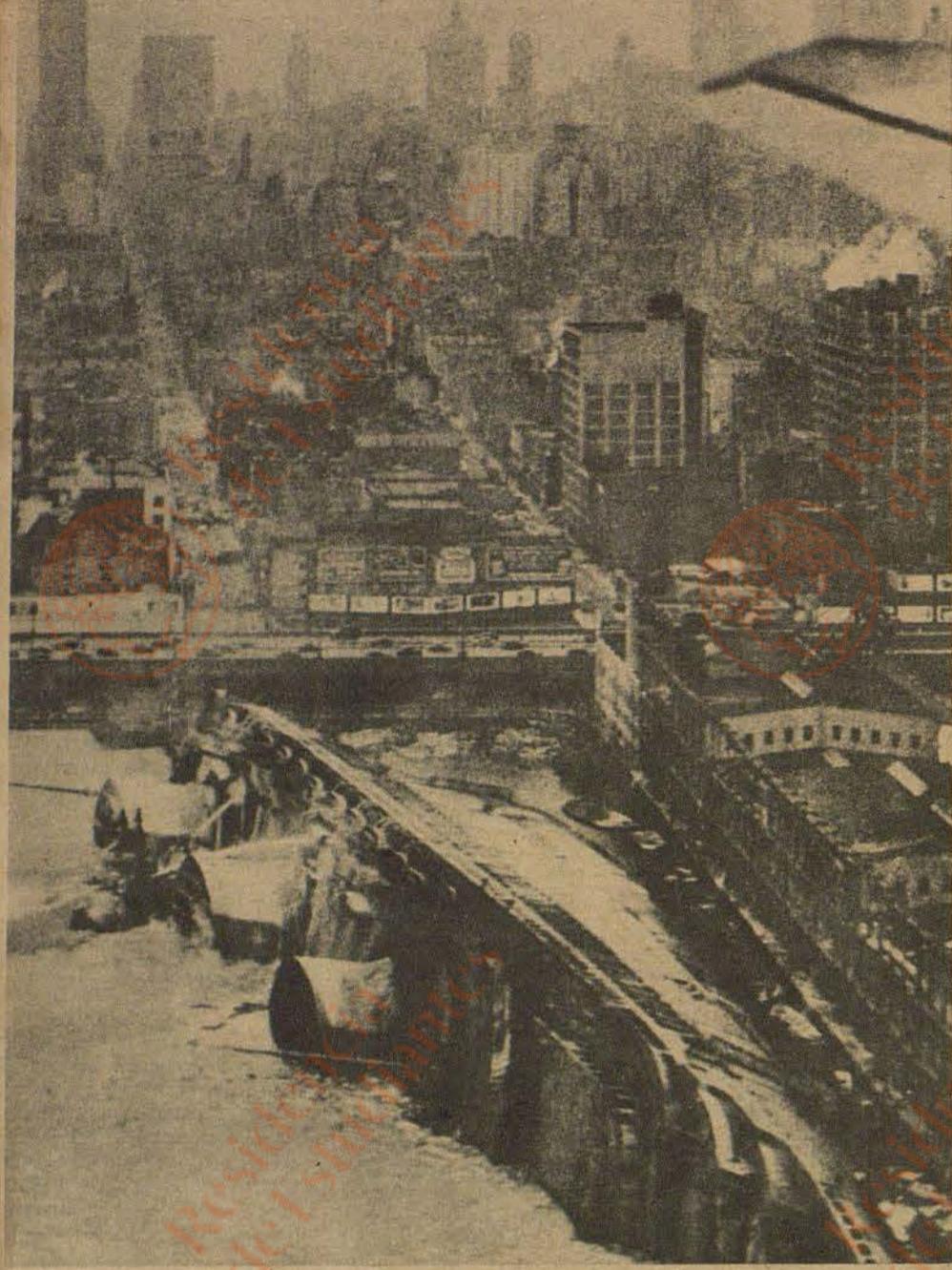


...A travers le bruit des vagues, nous échangeons quelques renseignements. Nous aurions bien d'autres choses à nous dire...

Clichés du correspondant de guerre Buchheim PK

...Mais le devoir appelle. Il faut reprendre la chasse. Les deux bateaux continuent bientôt leur course à grande vitesse, au large des U. S. A.





Normandie, l'orgueil de la France, jaugeant 83.000 tonnes. Roosevelt l'avait saisi et en voulait faire le porte-avions « La Fayette ». Pendant les travaux de transformation, un immense incendie éclata et le bateau n'est plus qu'une épave au fond d'un port.

Le destin en a décidé autrement



Sir Stafford Cripps, membre du cabinet de guerre britannique, a entrepris un voyage à Delhi pour promettre à l'Inde une réforme de sa constitution après la guerre. Ses propositions n'ont rencontré qu'un froid accueil

minent les paragraphes d'un quelconque règlement. C'est chez le sous-officier que nous trouvons réunis spécialement ce bon sens et cette joie d'agir. Le but de l'éducation est le développement de la personnalité. Pour cela, obéir. La vertu du commandement, le don, non seulement de commander, mais aussi d'appeler à soi le commandement quand la situation l'exige, doit être éveillée et cultivée. Exemple :

Le Prussien au musée des personnages en cire

Pendant la guerre de Sept ans, le vieux roi de Prusse, Frédéric le Grand, suscita partout l'admiration par sa faculté de ne jamais se laisser abattre. Il devint très populaire. Dans toutes les grandes villes de l'Europe, on le représenta en cire, on l'exposa, et le public paya pour le voir. Un jour, à Lisbonne, la foule se pressait autour d'une de ces figures en cire du grand roi, lorsqu'un jeune homme, fendant le cercle des curieux, s'écria : « Regardez-moi, mes braves gens, moi aussi, je suis Prussien ! » Cela peut sembler ridicule. On cessera de rire si l'on retrouve le jeune homme en question, le brasseur Nettelbeck, d'abord apprenti errant, puis matelot, beaucoup plus tard, en 1807, au siège de Kolberg par les Français. Nettelbeck, devenu vieux, se montra un vrai Prussien. Il était l'adjoint civil du commandant Gneisenau. Il fit preuve d'une fermeté admirable, en s'opposant de toutes ses forces à la reddition de la forteresse. Jusqu'au moment où Gneisenau fut chargé de la défense de la forteresse, Nettelbeck, civil, s'était maintenu, l'épée à la main, s'opposant à la moindre défaillance. Et Gneisenau put sauver Kolberg, parce que Nettelbeck, par son exemple héroïque, avait su ranimer le courage des défenseurs et les engager à lutter jusqu'au bout.

Le prince Eugène et tous les Wedells

Les enfants apprennent à l'école l'histoire du brave bourgeois Nettelbeck. Elle prouve à quel point les Prussiens se sont efforcés d'imiter l'exemple de leur roi. Cette faculté s'est développée à mesure que les Prussiens se constituaient en nation, pour devenir finalement, avec les autres Allemands, le peuple du nouveau Reich. Les facultés prussiennes sont devenues des facultés allemandes et plus

l'Allemagne s'est développée, plus ce caractère s'est dégagé avec pureté. Les actes d'héroïsme accomplis par les chasseurs alpins autrichiens en ont fourni le témoignage. Quand il s'agit d'héroïsme, les différences de tribus n'existent plus. C'est ainsi qu'on a donné un commandement de tradition au croiseur lourd *Prinz-Eugen* qui hisse l'ancien pavillon de la marine de guerre royale et impériale à l'anniversaire du grand chef suprême autrichien de l'armée.

Le peuple s'est toujours développé plus fortement dans sa tradition et c'est ainsi que l'armée donne au monde le spectacle merveilleux de sa force. Tous au même rang : soldats de la Grande Guerre, hommes du Chemin-des-Dames, combattants de Pologne, jeunes soldats de Narvik, vainqueurs de la ligne Maginot, parachutistes de Crète, héros des sous-marins de l'Atlantique, fantassins des steppes marécageuses de l'Est et mitrailleurs des chars d'assaut de Cyrénaïque.

Le général aux cheveux blancs et le bleu, le jeune colonel et le vieux caporal de la Grande Guerre, tous sont unis par le même lien : l'esprit de Leuthen, l'esprit d'audace et d'intégrité transmis par la tradition. Il donne au soldat, isolé à son poste, la certitude qu'il n'est pas seul, que ses camarades l'entourent, que derrière lui sont les morts et qu'il tient son rang dans la chaîne des générations.

Une des plus pathétiques anecdotes prussiennes est celle de Frédéric le Grand, errant, désolé sur le champ de bataille, après avoir appris que Wedell, son meilleur cavalier, son officier préféré, venait d'être tué. Il l'appelait sur le champ de bataille : « Wedell ! Wedell ! » comme si le jeune héros tombé eût pu répondre encore à l'appel. Soudain, un caporal, agonisant au milieu d'un tas de morts et de blessés, se souleva et, rassemblant ses forces, dit au roi : « Majesté, il y a ici des Wedell en masse ! » Le roi arrêta son cheval, regarda longuement le mourant et dit : « Merci de la leçon ».

Cette leçon, les Prussiens ne l'ont pas oubliée. Ils respectent, en chacun d'eux, au milieu de la paix, un homme semblable à Wedell ; chacun d'eux, en guerre, est prêt à donner sa vie comme Wedell. Et c'est là qu'il faut chercher l'assurance et le secret de la victoire.



INTRÉPIDITÉ. Enlevant ses troupes, le capitaine von Möllendorf, qui deviendra plus tard le fameux maréchal de Frédéric II, s'élance à l'assaut du village de Leuthen

Dessin d'Adolf Menzel, avec autorisation de l'éditeur J. A. Seemann, Leipzig



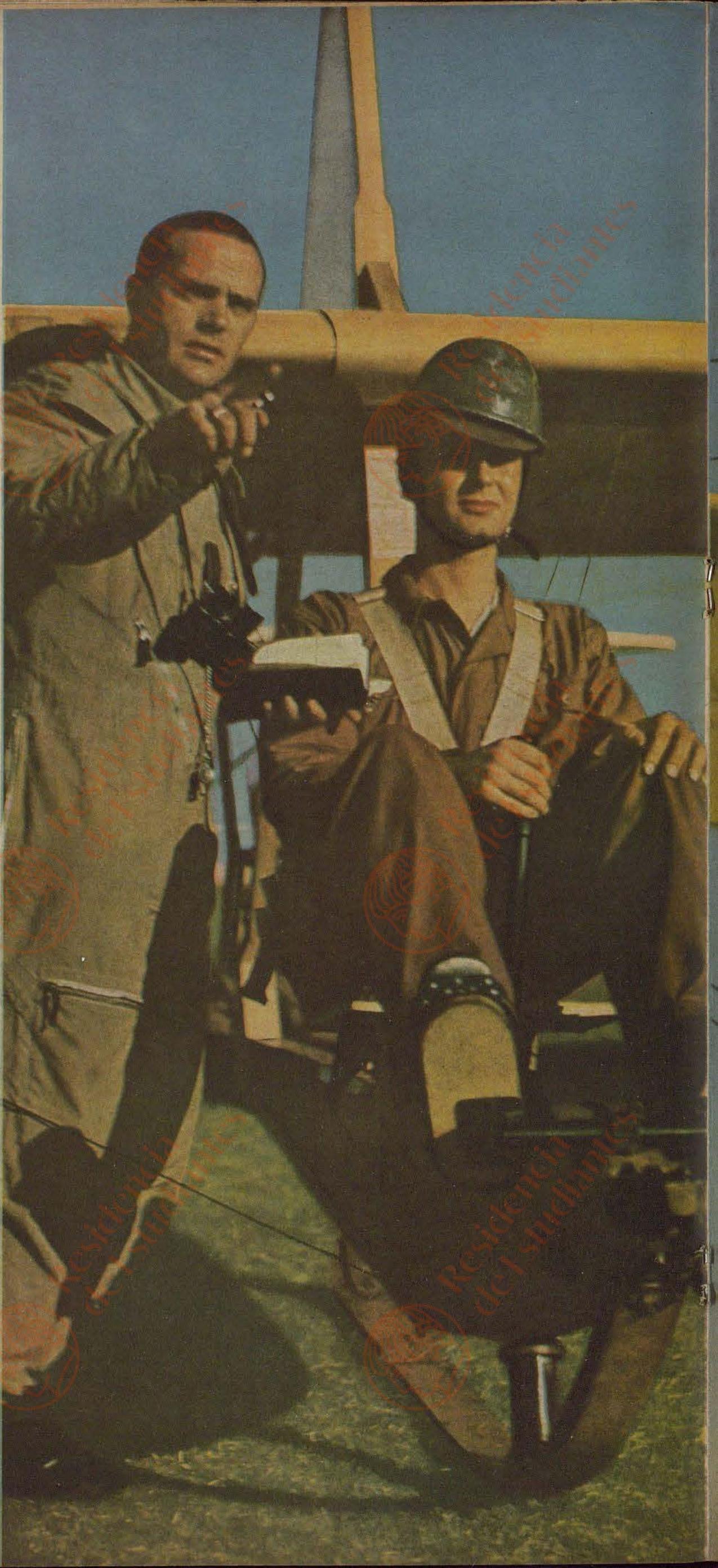
Par-dessus la Manche : Canon allemand à longue portée tirant sur des objectifs militaires de la côte anglaise.

Clichés : Lieutenant Frentz,
correspondant de guerre Tritschler, PK

Sur le front soviétique : Des tanks lourds allemands, en route vers l'avant.



AIGLONS



Avant de devenir soldats, les jeunes aviateurs allemands apprennent à piloter dans les formations nationales-socialistes aériennes — à l'école primaire du vol à voile, devant le manche à balai du moniteur





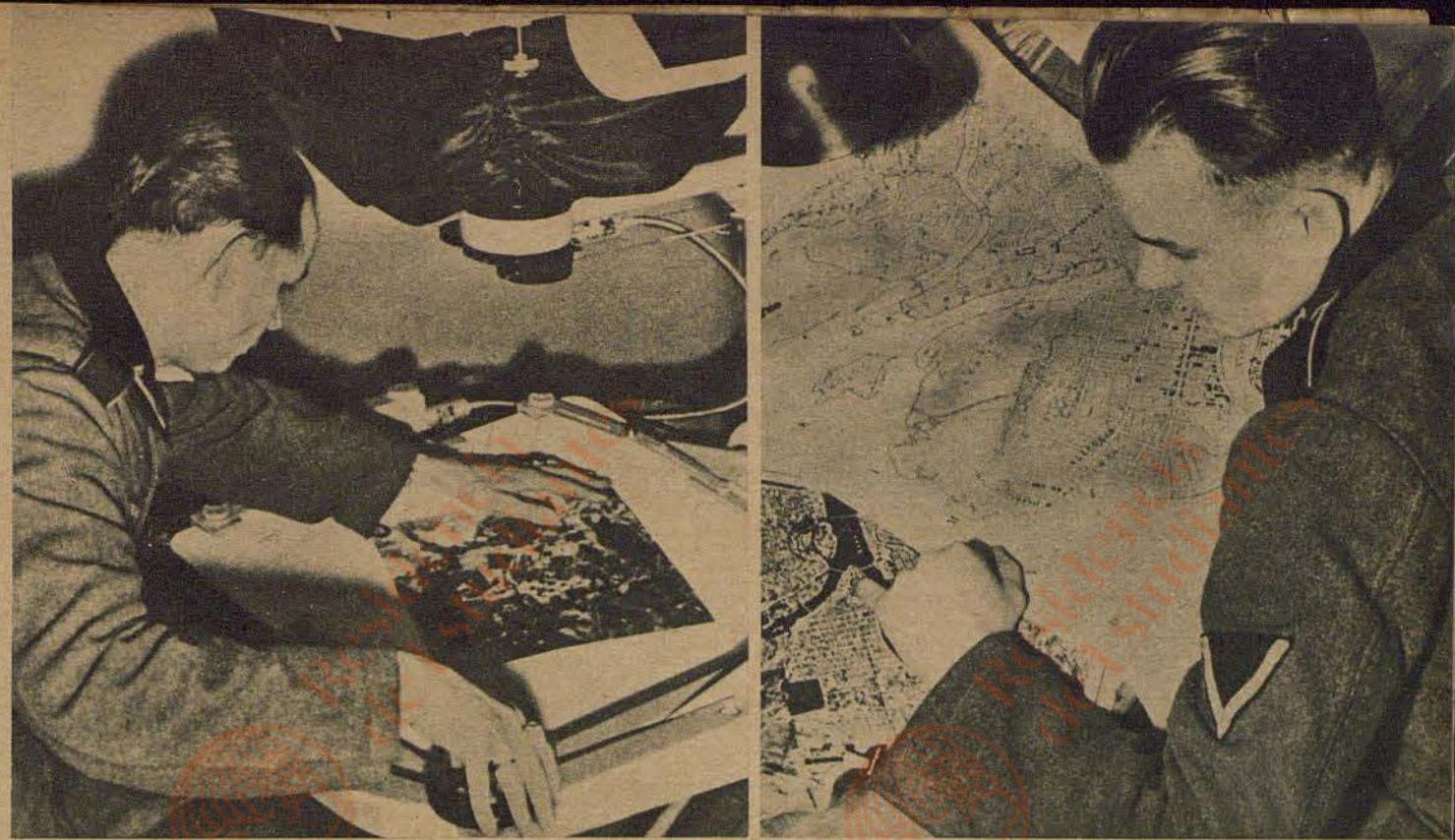
Les admirables façades des Vieux Hôtels des Corporations, à Bruxelles, sont ornées de fleurs.

« Un homme averti en vaut deux »

Comment on dévoile les secrets de l'adversaire

UN vieil adage français dit : « Un homme averti en vaut deux ». De tout temps, le travail de reconnaissance du terrain a été une des conditions primordiales de la victoire. Depuis que la guerre n'est plus limitée à cette zone étroite où les armées venaient se heurter comme en champ clos, maintenant que l'ensemble de l'arrière est zone de combat, la reconnaissance doit nécessairement embrasser des espaces plus vastes.

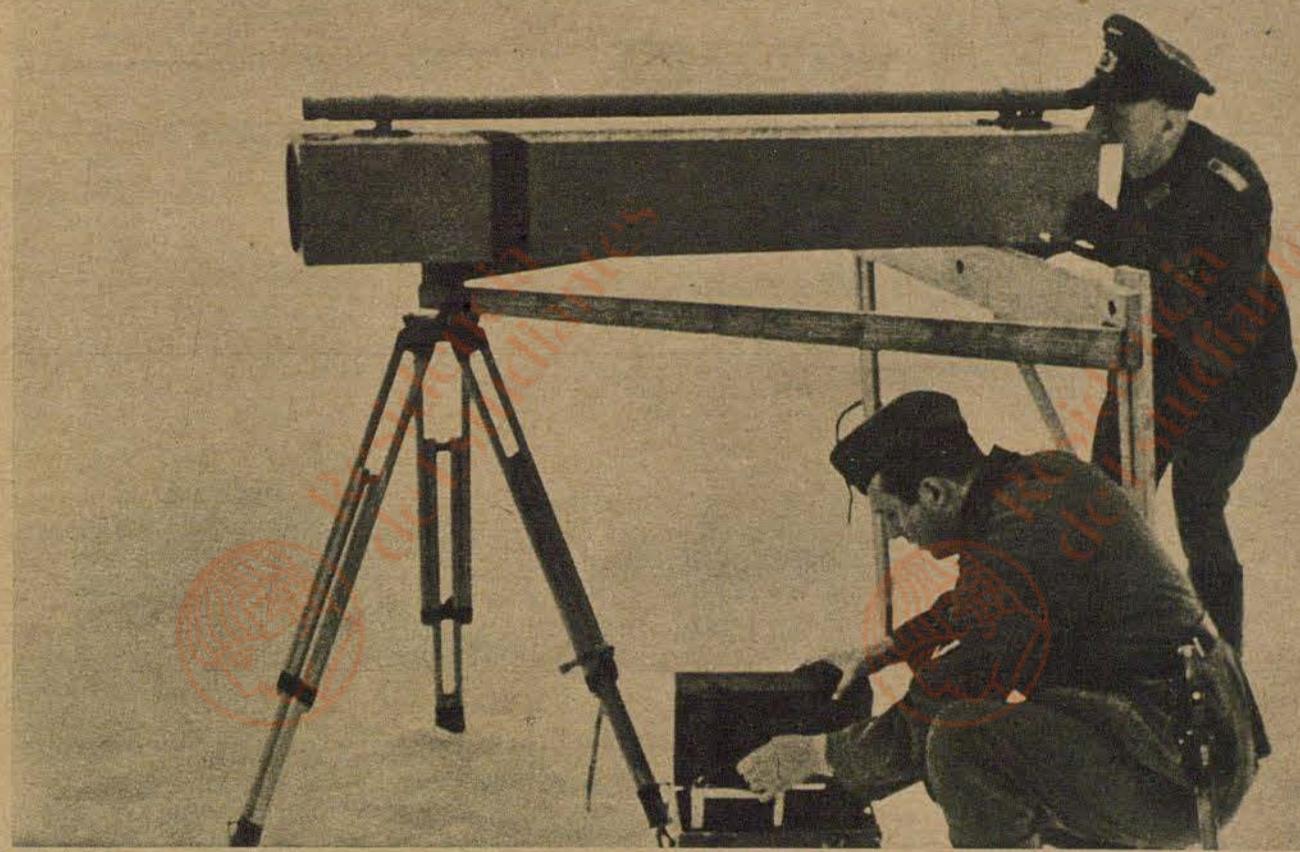
A tâche nouvelle, autres moyens et méthodes nouvelles. Il y a longtemps que l'activité de la patrouille de reconnaissance ne repose plus uniquement sur l'acuité visuelle des éclaireurs. L'objectif précis et incorruptible de l'appareil photographique est un auxiliaire indispensable. L'avion, qui domine l'espace et peut le parcourir à toute vitesse, permet à l'appareil de prendre des vues à vol d'oiseau et révèle les positions les plus cachées et les mieux camouflées. Il porte la reconnaissance à des centaines de kilomètres derrière le front. Aujourd'hui, le haut commandement allemand est bien mieux renseigné sur les mouvements de l'ennemi que dans n'importe laquelle des guerres précédentes. Le mérite en revient, pour bonne part, aux troupes chargées de la photographie et de la planimétrie. Voici quelques exemplaires de leur travail. En 1915, la photographie aérienne était encore considérée comme un passe-temps. On n'y attachait aucune valeur pratique. On a complètement abandonné ce point de vue, lorsque la guerre de mouvement s'est transformée en guerre de position et quand les combattants se sont terrés dans des abris pour se soustraire aux vues. Dès lors, durant la première guerre mondiale, on avait fixé et utilisé les vues de près de 7 millions de kilomètres carrés. De nos jours, la photo aérienne, soit avec la caméra à main, soit avec d'autres instruments de précision, comme l'appareil à prises de vues successives, permet de rapporter un matériel de documentation très précieux. Indépendamment du travail de reconnaissance normal, la photo aérienne donne, d'une manière rapide et simple, des cartes des terrains survolés et permet de rectifier les cartes que l'on possède déjà. La télécaméra, très employée dans l'armée, permet de prendre, à plusieurs kilomètres, une vue des positions ennemis. Grâce à elle, on peut régler efficacement le tir de l'artillerie et constater les résultats. Toutes les méthodes scientifiques de planimétrie, rectification des déformations, raccord de la photo aérienne à des points de repère terrestres, photo stéréoscopique, sont utilisées, aujourd'hui, pour les prises de vues. L'armée allemande a compris l'importance et la valeur de la technique de reconnaissance moderne et s'efforce d'en tirer le meilleur parti.



De la photo aérienne au plan

Les vues à vol d'oiseau répondent rarement aux exigences de l'observateur d'artillerie. Leurs déformations sont rectifiées à l'aide d'instruments d'optique. Elles peuvent alors servir de document pour dresser des cartes

On vérifie les points les plus importants à l'aide de la photo aérienne et on reporte les résultats sur un plan. Dans un laps de temps très court, les bombardiers ou l'artillerie lourde connaîtront leurs nouveaux objectifs.



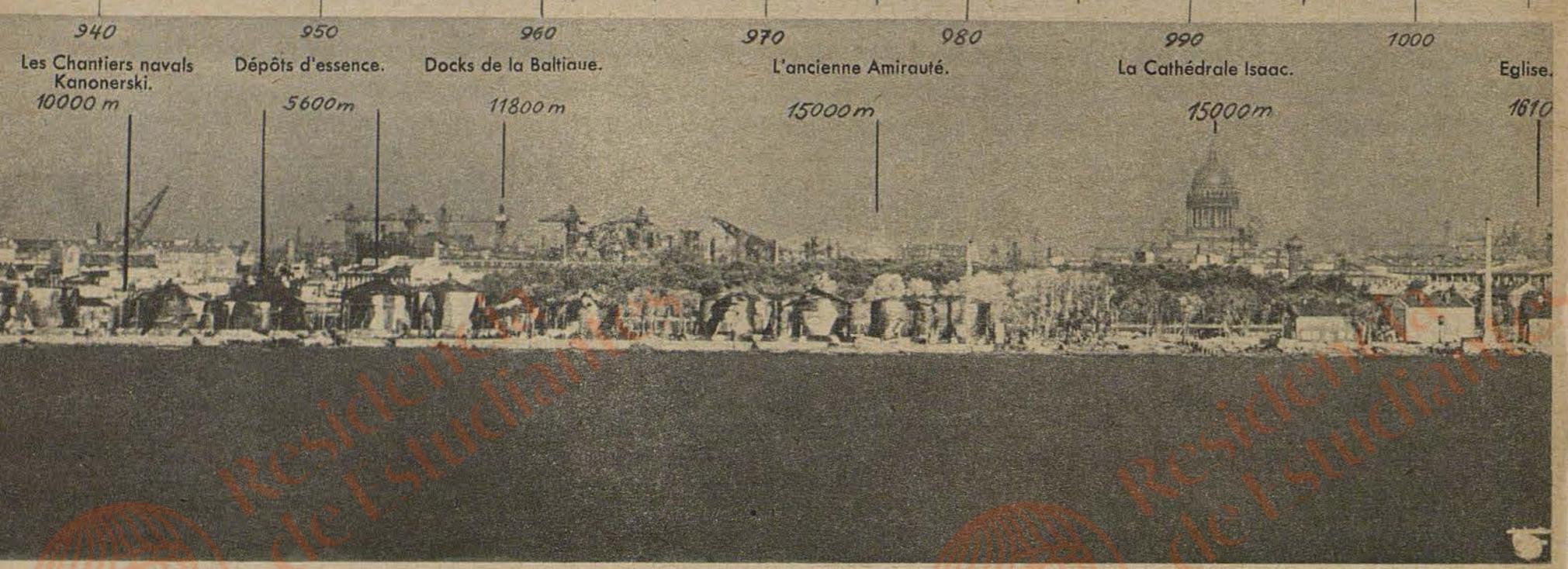
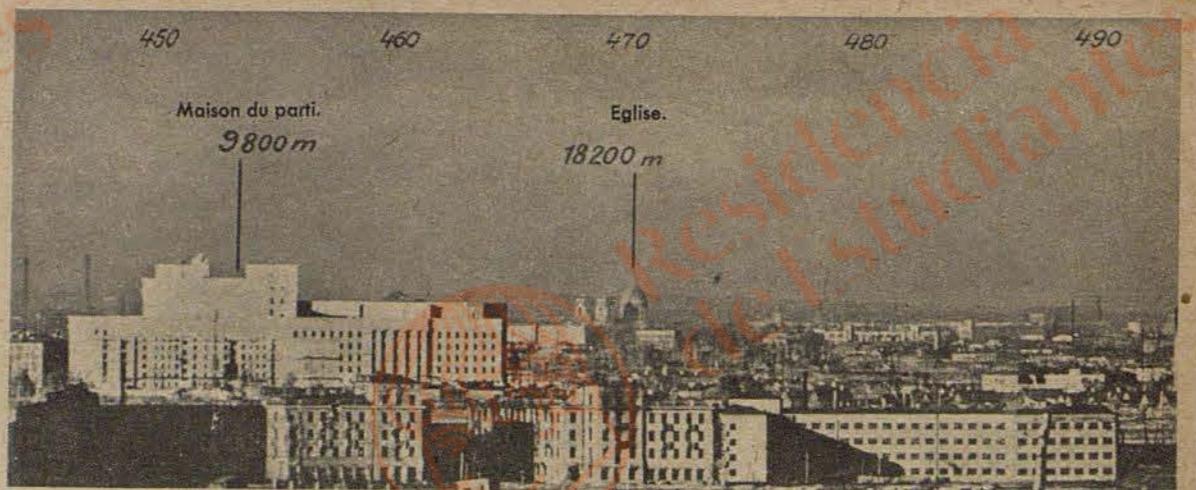
Le télescope

La télécaméra complète le travail du photographe aérien. Sa forme extérieure bizarre est conditionnée par un objectif à très grand foyer. Un télémètre puissant sert à déterminer la distance des points à photographier. Les différentes photographies livrées par la télécaméra (voir ci-dessous) sont rassemblées et juxtaposées. On obtient ainsi des documents sensationnels comme ceux que nous publions à la page suivante.



C'EST LENINGRAD...

Voici comment la télécamera voit la ville ennemie, à plusieurs kilomètres par delà les positions. Elle saisit ses secrets et les déchiffre. On voit clairement les bâtiments importants qui, autrement, sont cachés derrière un voile de brume. Des points de repère, des ponts, des dépôts d'essence apparaissent. Les maisons de la cité se montrent étrangement entassées les unes sur les autres, sans perspective. Mais le cartographe reporte alors sur la photographie une grille spéciale. Dans les « carres » obtenus le mitrailleur ou l'observateur d'artillerie détermineront leurs objectifs.



MAUSER

Armes de chasse,
de sport et de défense,
instruments de précision,
machines à compter



MAUSER - WERKE AG OBERNDORF / NECKAR

F. OLLERICH



Phot. Binder



LES JUMELLES
DE RENOMMÉE
MONDIALE

ZEISS



Dans tous les
magasins d'optique.

CARGAISON DE LAINE

Conte de Martin R. Möbius

séparait les civils des militaires. C'était le règlement. Mais, à la ligne de démarcation, on se rencontraient tout de même, on faisait connaissance, on échangeait du tabac.

Le *Corona* filait à une bonne allure. Dans l' enchantement du crépuscule, des camarades commençaient à chanter; d'abord des voix isolées, puis des chœurs. De l'autre côté de la barrière, les gens nous écoutaient. On s'approchait de notre groupe et on nous réclamait sa chanson préférée. Nous avions entonné « Retour au pays ». Tout le monde chantait avec nous, la fille d'un général, une infirmière de la Croix-rouge, une duchesse, un conseiller d'Etat et un garçon de café.

Je me rappelle encore très bien cette atmosphère étrange. La dernière strophe touchait à sa fin; soudain, près de moi, une écoutille s'ouvrit. C'était celle d'une cale où l'on avait stocké de la laine. Un matelot en sortit. Malgré l'obscurité, je pus me rendre compte de son agitation. D'un geste, il referma la trappe et d'un bond, se dirigea vers la passerelle de commandement.

Krasselt, mon camarade, lui aussi,

s'était aperçu de quelque chose. Il avait été, du reste, le premier à renifler l'air et à me chuchoter à l'oreille que ça sentait le roussi. Moi aussi je commençais à m'en rendre compte. Dans le groupe, deux ou trois levèrent de même le nez, mais, sur le pont avant, les chants continuaient.

Je m'approchai de la trappe pour voir un peu ce qui se passait, quand le commandant et le matelot arrivèrent en courant. « Qu'est-ce qui vous prend de fourrer votre nez là-dedans? » gueula le capitaine. Sans attendre ma réponse, il disparut par l'écoutille, suivi du matelot qui la ferma soigneusement derrière lui.

Je ne comprenais rien à ce qui arrivait et j'étais en train d'y réfléchir, quand je vis remonter le capitaine. « Qu'est-ce que vous fichez là? » me dit-il d'un ton rogue, et il remonta sur sa passerelle. Plus aucun doute, cela sentait le brûlé. Il devait se passer quelque chose sous nos pieds. Dix minutes après, nous reçumes l'ordre de nous coucher. Il était alors onze heures du soir. Inquiets et énervés, nous descendimes au dortoir. Mon camarade Krasselt garda son pantalon. Impossible de dormir. Au bout d'une heure, Krasselt me proposa de monter sur le pont. Nous grimpâmes à pas de loup. Là-haut, nous vimes une petite lueur qui se dégageait de l'écoutille juste au-dessus de la cale à laine. Ça sentait de plus en plus le roussi. Nous rampâmes vers l'avant jusqu'à l'écoutille et nous vimes le commandant et, derrière lui, le matelot. A la lumière d'un falot, ils s'affairaient avec une boîte de calfat et de gros paquets d'étoffe. Une fente, dans la cloison, avait déjà été bouchée. Le commandant chevillait lui-même, marteau à la main. La charnière de l'écoutille grinça et trahit notre présence. D'un bond, le capitaine remonta l'échelle et nous aborda. « Qu'est-ce que c'est que ce manège, gronda-t-il? » Krasselt répliqua qu'il croyait que la laine avait pris feu et qu'il vaudrait mieux faire marcher les pompes à incendie. « — Des blagues! rien d'autre! » interrompit le capitaine. « Si la laine prend feu, elle brûle doucement, l'eau n'y fait rien. Il faut boucher toutes les fissures et gagner le prochain port à toute allure. » « Allez! au travail! » Il nous fit descendre sans autre explication et nou-

Le *Corona* était un bon bateau. Nous avions vite fait de nous en rendre compte. Sa destination était Odessa. Une centaine de passagers, plus ou moins disciplinés, avaient confié leurs vies au capitaine Klausius. Une barrière

BUSSING NAG



Véhicules, toutes roues
motrices, pour terrains difficiles —
Autorails pour trafics urbain et interurbain

fit jurer sur l'honneur de ne souffler mot de ce qui se passait. Toute la nuit, nous calfatâmes des fentes. C'était un travail du diable. A l'aube, l'écouille fut condamnée à l'aide de gros câbles cloués dans le plancher du pont. Il n'y avait rien d'autre à faire.

L'ancien garçon de café, lui aussi, devait se douter de quelque chose. Le lendemain matin, je l'aperçus qui demandait ce que voulaient dire ces câbles au-dessus de l'écouille et il les touchait du bout de ses bottes. Il allait justement en parler à un professeur de Darmstadt qui était des passagers quand le matelot le saisit à la gorge et le jeta par terre. Etreints dans la lutte, leurs deux corps roulaient sur le pont. Quand on les sépara, finalement le garçon de café ne disait plus rien. Assommé, inconscient, on le porta dans la cabine d'isolement des malades contagieux. Le capitaine promenait sur toutes choses des regards impénétrables. Dans l'intérêt de la discipline, il condamna le matelot, en présence des civils déconcertés, à plusieurs jours d'arrêt. Mais, aucun trait dans la figure du matelot ne révéla qu'il connaissait la raison de cette punition.

Cependant, une heure après, les dames du pont avaient interrogé le capitaine sur la cause de cette étrange odeur qui envahissait toutes les cabines. Il éluda les questions par quelques plaisanteries galantes et conta, d'un air indifférent, que dans la soirée, un des moteurs avait un peu chauffé. Et la

confiance que tout le monde avait en lui subsista. Personne ne mit ses paroles en doute.

L'odeur devenait de plus en plus forte. A table, le moral commençait à baisser dangereusement. Le steward s'approcha de nous et nous dit que le commandant voulait nous voir. Dans sa cabine, porte close, le commandant nous déclara qu'il y avait encore six heures de route jusqu'à Odessa. Pendant ces six heures, il fallait absolument remonter le moral des passagers.

— Faites n'importe quoi, récitez des vers, chantez, dansez, amusez le monde.

A six, nous entrâmes dans la salle à manger. On était encore à table. La lumière rougeâtre des lampes se reflétait dans les verres et sur la vaisselle. Mais on ne parlait plus. Le capitaine annonça notre louable intention de distraire l'honorable compagnie. Son boniment, pas très élégant, ne manqua toutefois pas son effet et il se retira sous les applaudissements.

Chansons du folklore. Parodies. Et ainsi de suite, tout ce que nous savions y passa. La représentation dura des heures.

Je me trouvais à côté de la table. Soudain, je sentis une chaleur terrible pénétrer les semelles de mes chaussures. Mine de rien, je regardai le plancher. Une plaque ronde en fer, une espèce de plaque d'égout. Une fumée mince, couleur de plomb, filtrait par

les deux trous qui servaient à la soulever. J'y posai mes deux pieds. Nous continuâmes à chanter, chanson sur chanson.

Bientôt, la chaleur se fit insupportable. Je me mis un peu de côté. Aussitôt, la fumée jaunâtre monta verticalement. Je repris ma place en m'appuyant contre le mur. Ça allait à peu près. Plus d'une heure, je supportai ainsi mes pieds en feu. Les douleurs montaient jusqu'aux genoux. Soudain, Krasselt tomba raide. Nous le relevâmes et, avec les autres, nous quittâmes la salle à manger. Tous avaient maintenant le pressentiment d'une catastrophe. En haut de l'escalier, je fus pris de vertige et je perdis connaissance.

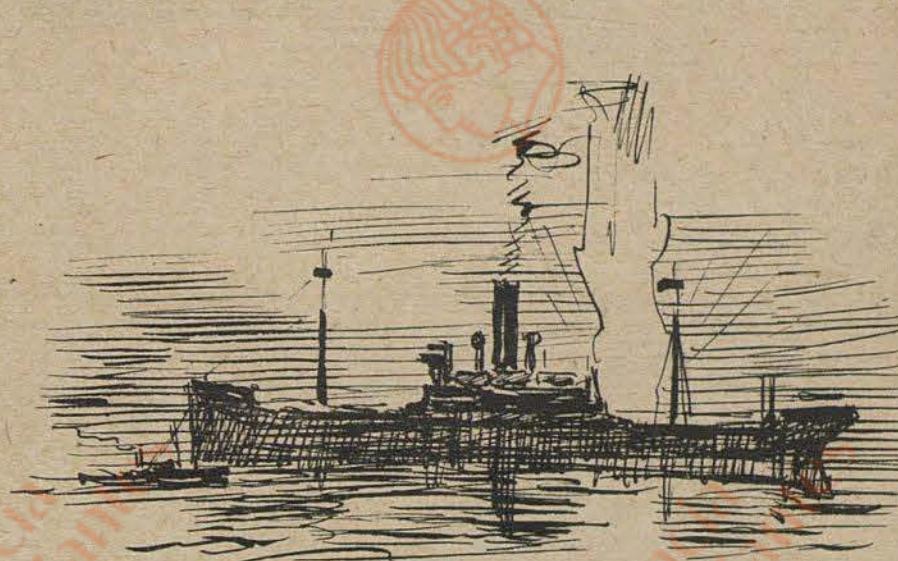
Je me réveillai sur une civière, à

côte de Krasselt, devant le môle d'Odessa. Une foule innombrable grouillait sur le quai. Tous regardaient le *Corona*.

Sa grande coque noire se dessinait sur le soleil couchant. Tous les passagers étaient débarqués. Je ne distinguai que la silhouette du capitaine Klausius entre deux matelots. D'un coup de pioche, il fit sauter l'écouille clouée. Une flamme immense jaillit. Raide et brillante, elle se dressa vers le ciel.

Un instant après, les pompiers du port inondaient les soutes à grandes masses d'eau. Des nuages de fumée marron et jaune roulaient sur le pont. Dans un fracas immense toutes les écoutilles éclatèrent...

(Dessins : Age Nissen.)



L'élégante collection Voigtländer

offre un appareil pour tous les goûts que ce soit un modèle petit format, à double format, ou même de grand format avec télémètre.

Tous possèdent le célèbre déclencheur, si pratique, dans l'abattant.

Vito 24x36 mm

Bessa 6x9 cm

Bessa 6x9 cm à télémètre

Voigtländer
les appareils de renommée mondiale!

28 années de campagnes

Vingt Berlinois ont répondu à cette question : — Comment cela va-t-il, dans la troisième année de guerre? — L'un d'eux a même fait, à ce propos, un curieux calcul.

EN revenant du front de l'Est, je suis allé chez mon cordonnier.

— Bonjour... Comment allez-vous?... Et vous, ça va?...

Bref, les politesses qu'on échange habituellement et dont on connaît d'avance les réponses.

Mais mon cordonnier, interrompant sa besogne, m'a répondu en souriant : « Comment ça va? Comme ça peut aller dans la vingt-huitième année de guerre. »

Sa boutade me fit dresser l'oreille. Les cordonniers roulaient des pensées profondes en tirant le ligneau. Et le voilà qui se mit à m'expliquer ses idées, en soulignant du geste quand les mots lui faisaient défaut.

L'Allemand moyen, de quarante à cinquante ans, sait bien ce qu'il en est. Avec mes trois campagnes, France, Grèce et Russie, je ne suis quand même qu'un sacré

bleu. Nous sommes dans la troisième année de guerre? La bonne blague! Il n'y a jamais eu ni première ni deuxième Guerre mondiale: la Grande guerre a commencé le 2 août 1914 et elle dure encore.

— Les vainqueurs de 1918 ont pu croire qu'elle était terminée, mais nous, en Allemagne, nous n'avions pas la paix. Nous voulions travailler; les vainqueurs redoutaient notre concurrence... Nous voulions manger, mais avec quoi payer?... Nous étions quatre-vingts millions au cœur de l'Europe qui n'avions pas le droit de manger à notre faim... Ailleurs, on jetait à la mer des centaines de milliers de tonnes de sucre, on brûlait des centaines de milliers de tonnes de café, des centaines de milliers de tonnes de coton. Une foule de « farmers » perdaient leur gagne-pain et avec eux des millions de travailleurs. Tout cela parce qu'à Versailles on avait

«DEPUIS 1913, JE SONNE DE LA CLOCHE» — me dit Max Domke, le laitier. «Excepté entre 1914 et 1918 où j'étais au front, et de 1929 à 1933, où j'étais chômeur, toutes ces années-là, j'ai livré du lait, du beurre, des œufs, du yogourt, du fromage, et je continue... A chacun son dû... Et j'espére continuer longtemps encore car je n'ai que 57 ans.»



MILLE ENTRÉES PAR JOUR à la piscine du Reichssportfeld, me dit Erich Hellermann, qui la dirige. «Et pourtant, il y a 20 autres bassins à Berlin. Le matin, viennent les soldats, l'après-midi, l'établissement est ouvert à tout le monde, le dimanche, il y a foule.»

IRMGARD TILLMANN, 20 ANS, employée dans une administration. Elle a d'abord fait six mois de Service du travail, puis elle appris la sténo et la machine à écrire; depuis un an, elle est en service obligatoire. Elle travaille de 8 à 17 heures, et un dimanche sur deux, jusqu'à 13 heures: une fois par mois, service de nuit. Appointements? Bons. Les chefs? Géniaux.



FIANCEE DE GUERRE, son mari combat à l'Est. Elle est vendeuse dans un magasin de modes. Les clientes sont exigeantes et demandent souvent l'impossible. Pourtant, la marchandise est plus abondante que les «points» sur les cartes de vêtement... Et presque chaque jour arrivent de nouveaux modèles.

5 — 4 = 3... Ainsi calcule Fritz Wohlfeil, patron boulanger. Avant la guerre, il avait quatre ouvriers, maintenant, il doit faire seul le travail, avec sa femme et une vendeuse. Il s'en tire. Il vend cinq sortes de pain et huit sortes de gâteaux à 380 clients dans la semaine, à 460, le dimanche.



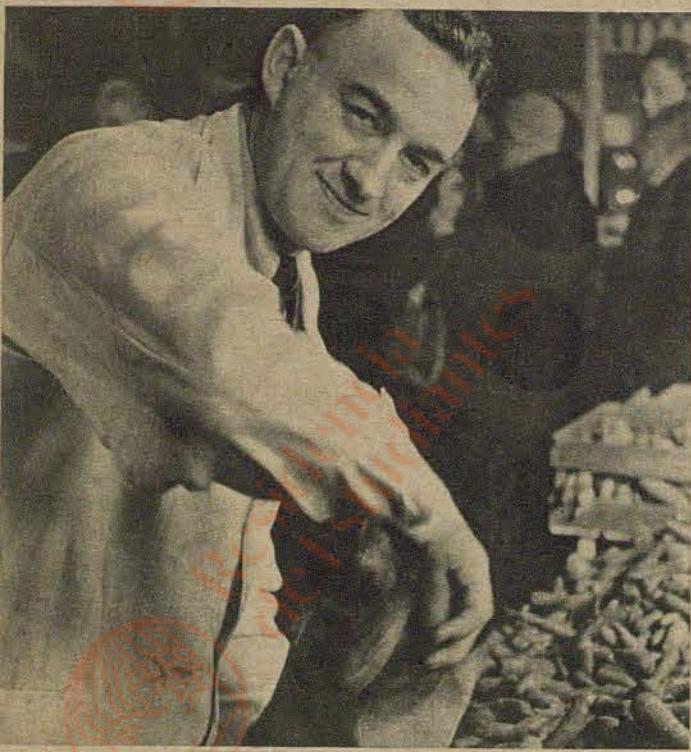
Le maître boucher Bruno Schubert FOURNIT 600 FAMILLES. Il abat chaque semaine... Aujourd'hui, un bœuf, trois veaux et trois porcs. Il ne manque pas de besogne: ses deux commis sont au front. Un Polonais et un Croate les remplacent. Madame Schubert vend du saucisson... il y en a tout de même encore huit sortes.

GARÇON! L'ADDITION! Eric Wolff arrive, toujours aimable, toujours calme. C'est sa première place en Allemagne pendant cette guerre. Pendant la première Grande Guerre il a été interné en Angleterre. Il travaille de dix heures et demie du matin à onze heures du soir. Quarante à cinquante clients, personne pour l'aider.





ELLE A SUIVI LA FILIERE. Gertrud Gensky est chef de gare. Elle a d'abord balayé les quais, puis elle a poinçonné les billets. Après examen, la voilà maintenant une casquette rouge sur la tête, chef de gare à la station de Bellevue. Très consciente de ses devoirs et aimable avec le public.



FRITZ WEBER CONDUIT ENCORE CHAQUE JOUR SON AUTO. Mais seulement pour aller jusqu'aux Halles et en revenir, la voiture pleine de fruits, de légumes, de conserves, de boissons et de chocolat. Selon les rations allouées. J'travaille surtout dans la soirée quand les ouvriers viennent faire leurs achats, et après la fermeture, quand il faut compter tous les tickets... Avec un peu d'habitude, on s'en tire.

«IL A RAISON», me dit le cordonnier Georg Bida, lorsque je lui répète ce que m'a dit son collègue sur la vingt-huitième année de guerre. «En effet ça dure déjà depuis le mois d'août 1914. Nous autres cordonniers, nous réfléchissons beaucoup, malgré le travail. Et nous n'en manquons pas. Je tape sur le cuir depuis 7 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir.»

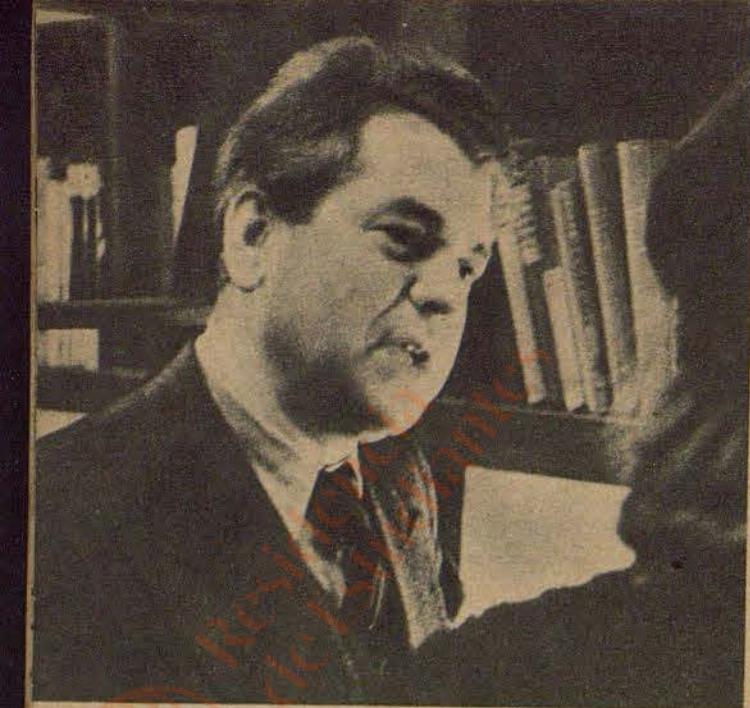


«JE SUIS HEUREUSE QUAND LE SOIR VIENT», me dit Madame Else Teltow. C'est alors qu'elle va chercher ses enfants à la crèche de la Prévoyance nationale-socialiste. Dans la journée, elle sert un marteau-riveur dans une usine de construction d'avions, ce qui demande à la fois force et habileté. Mais elle touche la ration de force. Son meilleur moment? Quand elle reçoit une lettre de son mari qui est sur le front de l'Est.

RICHARD BELLING, MARCHAND DE TABAC, est âgé de 63 ans. Il est seul dans son magasin, maintenant que ses deux vendeurs sont sous les drapeaux. Depuis qu'on a introduit la carte de fumeur, tout va bien. Personne ne se plaint de la marchandise, elle est aussi bonne que jamais. Seulement les fumeurs enragés doivent refréner un peu leur passion...

«LES FEMMES SOIGNENT SURTOUT LEUR COIFFURE, depuis qu'il est devenu difficile de se procurer une nouvelle robe ou un nouveau chapeau. Nombre de coiffeurs ont fermé leurs portes, et nous avons double travail, me dit madame Else Brunen qui dirige un salon de coiffure et a 18 employés.





IL EST UN PEU MELANCOLIQUE. Karl Buchholz est un des libraires les plus connus de Berlin. Devant son étalage on peut lire sur une pancarte: «Chaque client ne peut malheureusement recevoir qu'un livre. Non pas que l'on manque de nouveaux ouvrages, mais parce que le tirage des éditions est restreint et parce que les besoins ont augmenté (livres du front).



IRENE GRIEBEL. DOCTORESSE. en service à la Charité. Médecin pour enfants, elle dirige maintenant deux établissements. Encore doit-elle travailler au dispensaire de la polyclinique. Le service de nuit est plus fréquent qu'autrefois. «L'alimentation des enfants est bonne, leur santé normale, mais les maladies contagieuses ont un peu augmenté»



UNE CELEBRITE DE BERLIN. La fleuriste de la place de Potsdam. La mère Schoenfeld a presque 80 ans. Mère et grand-mère des fleuristes qui ont leurs éventaires à côté du sien. «Tout le monde veut avoir des fleurs, dit-elle. Je n'en ai jamais tant vendu. Cher? Mais non, les prix sont fixés par le service de contrôle des prix... Les fleurs, c'est l'amour, jeune homme!»



«TOUTE MA VIE SENT L'ESSENCE» ME DECLARE OTTO MEWES. Depuis 11 ans je suis préposé à cette pompe. J'ai connu de bien mauvais jours pour les autos, mais depuis 1933, quel essor! Quel sont maintenant mes clients? Nous avons encore les voitures de l'armée, des autorités, les voitures de livraison, celles des médecins et d'autres professions d'importance vitale. Et puis, il y a encore 1.500 taxis à Berlin.»



IL Y A VINGT-HUIT ANS, IL EST PARTI À LA GUERRE COMME GUIRASSIER. Karl Hoffmann est maintenant veilleur de nuit. Il a 68 ans et fait sa ronde de 10 heures du soir à 6 heures du matin, accompagné de son chien fidèle. «Métier tranquille, dit-il, les gens sont plus disciplinés qu'autrefois.» Une seule fois, il a conduit au poste deux types suspects



IRENE, BELLA ET MARIANNE sont ouvreuses à la Scala. Je leur demande si elles ont beaucoup à faire. Oui... Le lundi, il n'y a qu'une représentation, mais deux les autres jours et trois le dimanche. Et le public? «Les gens aiment à rire et nous aussi.» Presque chaque jour elles reçoivent des demandes en mariage...»

voulu mettre bon ordre dans le monde. Jusqu'en 1933, nous n'avons jamais connu de circonstances telles qu'on est en droit de les attendre d'une paix réelle. Pendant toutes ces années, nous n'avons jamais eu assez à manger, nous n'avons connu aucune sécurité, nous sommes restés sans économies pour nos vieux jours. Le même ennemi qu'en 1914 nous menaçait sans cesse, plus impitoyable que dans les tranchées de 1918, car il nous tenait à la gorge et nous étions hors d'état de nous défendre.

«Alors nous avons fait notre révolution. Pas au nom de la liberté, ni de l'égalité, ni de la fraternité, simplement pour donner du pain à nos enfants, et pour avoir le droit au travail. Pour rien d'autre. La révolution de 1933? C'était seulement la liberté reconquise de travailler et de nous rassasier.»

Et me toisant comme s'il voulait savoir mon âge:

— Nous en avons fait de la besogne! Vous devez le savoir par expérience. Nous n'avions ni machines ni maisons. Les champs étaient en friche, les forêts à l'abandon. Ni routes, ni voitures, ni autos, ni locomotives. Il nous fallait du charbon, du minerai, des tissus, des médicaments... Nous ne pouvions acheter à l'étranger qu'avec les salaires d'un travail mal payé, car la guerre durait depuis bientôt vingt ans, et, hors de nos frontières, notre argent ne valait pas grand' chose. Nous ne connaissions pas davantage ce qu'on appelle de «pacifiques relations internationales». Pour nous, la guerre économique durait depuis vingt ans. C'est à l'automne de 1939, que nos adversaires ont jeté le masque et appelé les choses par leur nom.

«Voilà pourquoi je disais que ça va comme ça, peut aller dans la vingt-huitième année de guerre. Ça va même très bien. Nous avons de l'entraînement, tandis que les autres doivent commencer, lentement, à apprendre à ne plus vivre comme en temps de paix, à vivre sans sécurité, sans épargne, sans acheter ni manger comme ils le voudraient, sans voyager ni construire comme bon leur plaisir, soumis qu'ils sont désormais aux exigences de la guerre... Nous, nous sommes passés maîtres dans ce genre de vie: nous avons l'habitude!»

Ce discours de mon cordonnier m'a donnée une idée, à moi, correspondant de guerre, revenant de l'Est et devenu un peu étranger à ce qui se passe dans le pays.

— Demande donc, me dis-je, aux Berlinois que tu rencontreras leurs impressions sur la vingt-huitième année de guerre. Et c'est ce que j'ai fait.

Correspondant de guerre Hanns Hubmann PK.





PARADE DU COEUR

Remèdes lumineux

Le métabolisme
n'a plus de secrets

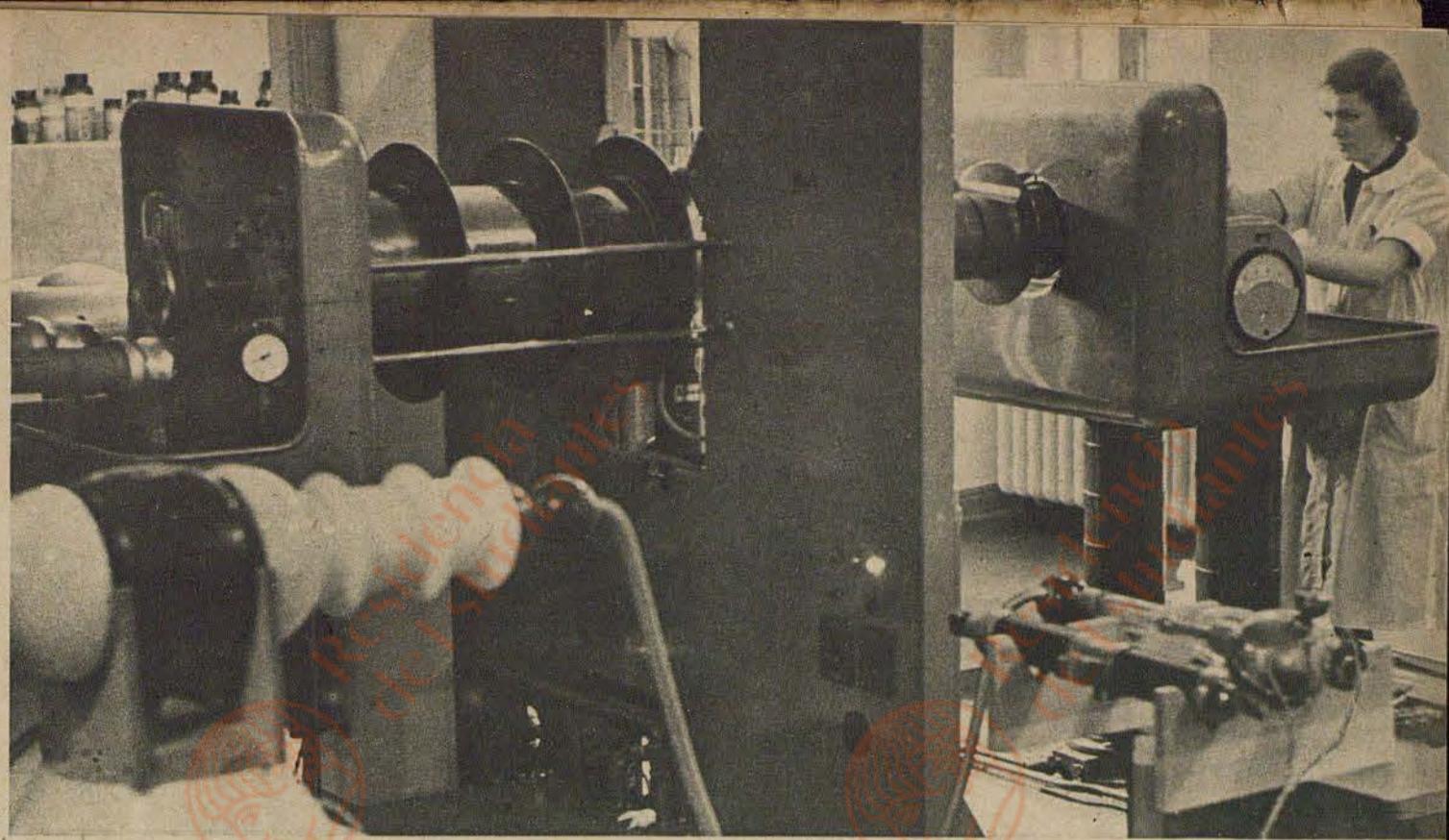
La dissociation des atomes, qui, jusqu'alors, ne jouait qu'un certain rôle dans des théories utopiques et des films fantastiques, vient de conquérir modestement une grande place dans un nouveau champ d'activité infinitémalement important. Elle est entrée au service de la médecine et nous donne le moyen de nous livrer à des investigations insoupçonnées sur la façon dont l'organisme assimile la nourriture qu'on lui a administrée. Ces expériences se font en grand à l'Institut de chimie Kaiser-Wilhelm, à Berlin-Dahlem.

Jusqu'à maintenant, on pouvait contrôler approximativement dans quels organes se déposaient les substances alimentaires assimilées. C'est ainsi qu'on trouve du calcaire et du phosphore dans les os et les dents. Certains médicaments ont une influence sur les muscles du cœur, d'autres exercent une action spéciale sur certaines glandes. Jusqu'ici nous ignorions comment ces matières arrivaient à destination, par quelles voies, quelle était la durée de leur trajet. Sitôt absorbées par le corps, il nous était impossible de suivre leur itinéraire. C'est alors qu'on eut recours à la physique atomique qui nous permet « d'activer » ces substances nutritives, de les rendre pour ainsi dire lumineuses, de façon à nous signaler constamment par leur rayonnement la place qu'elles occupent dans le corps.

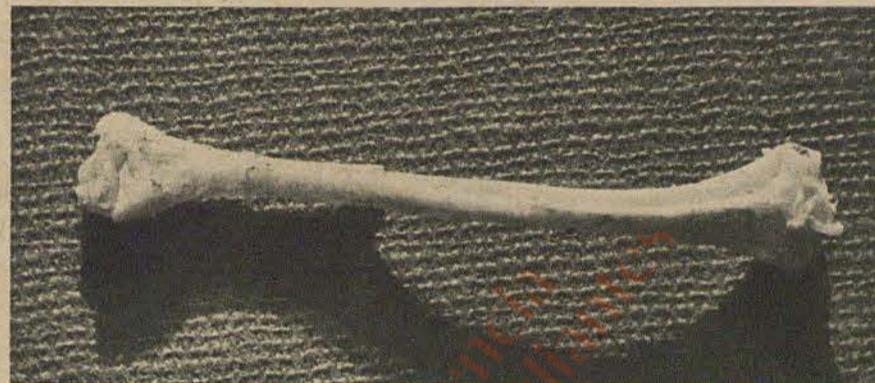
C'est un fait acquis que les substances radioactives se décomposent lentement tandis que leurs atomes émettent des rayons puissants. On est arrivé, ces dernières années, à rendre radioactif des éléments stables, en les soumettant à un bombardement de rayons rapides. Les neutrons, particules d'éléments électriquement neutres et base de toute matière, se sont montrés particulièrement efficaces pour arriver au résultat voulu. Les neutrons ne se trouvent pas à l'état libre dans la nature mais on peut les obtenir par la dissociation des atomes sous l'influence de générateurs à haute tension. Si l'on soumet, par exemple, du calcaire à un de ces bombardements de neutrons, ceux-ci pénètrent jusqu'au noyau de l'atome et provoquent une rupture d'équilibre. Ce noyau ainsi saturé, se débarrassant de son excédent d'énergie, de récepteur devient émetteur, en produisant un rayonnement intense. Le calcaire est devenu radioactif sous l'influence de ce bombardement. Pendant plusieurs heures, voire plusieurs jours, il trahira sa présence par un rayonnement que l'on peut déceler à l'aide d'appareils extra-sensibles. On peut, en outre, le fixer sur une émulsion photographique.

En principe, le problème est résolu. On donne à manger du calcaire radioactif à un rat, on le sacrifie après un laps de temps et on peut alors observer quelle est la route suivie par le « calcaire rayonnant ». Il est même possible de faire l'expérience sans tuer l'animal. Il est évident que ce procédé peut s'appliquer à d'autres corps que le calcaire. Pour la première fois, nous avons la possibilité de suivre le trajet de la nourriture ingérée dans un corps vivant et de pénétrer le mystère des échanges nutritifs.

Dr. Ka.



ATTENTION! TIR À BALLES. Les appareils à haute tension de 600.000 volts de l'Institut Kaiser-Wilhelm produisent des rayons de neutrons. Braqués sur le médicament — il s'agit ici d'un calcaire dont on veut étudier les effets — ils le rendent radioactif, c'est-à-dire émetteur de radiations.



QUELLE EST LA VITESSE DU CALCAIRE DANS SON VOYAGE JUSQU'À L'OS À TRAVERS L'ORGANISME? Après avoir donné à manger à un rat du calcaire rendu artificiellement radioactif, on tue l'animal 10 minutes plus tard, puis on le dissèque. Voici un fémur et un os maxillaire du rat. La nourriture a-t-elle déjà atteint ces os?



VERIFICATION. Les ossements du rat mort sont exposés en chambre noire devant une plaque photographique. S'ils contiennent du calcaire radioactif celui-ci trahira sa présence par son rayonnement et impressionnera la plaque

↓
LES OS SE SONT PHOTOGRAPHIÉS EUX-MÊMES. La radioactivité du calcaire a fait naître sur les plaques photographiques une image magique: 10 minutes après l'absorption de la nourriture, les humeurs ont transporté le calcaire là où le corps en avait le plus pressant besoin



VISITE A BERLIN

et menus épisodes
d'une excursion à Potsdam

A l'occasion de la première à Berlin du film «Premier rendez-vous», le Président du cinéma allemand avait invité des artistes français dans la capitale du Reich.

Un film français

CES jours-ci, Albert Préjean se promenait sur le Kurfürstendamm; plus d'un Berlinois se retourna, attirant l'attention du voisin: «Dis donc, je le connais, celui-là.» On chercha, des souvenirs revinrent; les lèvres chantonnèrent une mélodie autrefois sifflotée et chantonnée du matin au soir comme une aimable rengaine: «Sous les toits de Paris».

«Sous les toits de Paris». C'était le premier film français, accueilli avec enthousiasme dans le monde entier. Avec lui, René Clair avait su imposer le film parlant, une fois pour toutes. «Sous les toits de Paris», rien qu'à se remémorer ce titre, scène par scène, épisode par épisode, tout le film ressurgit. Et c'est la même chose pour la plupart des films français qui lui ont succédé: «La Maternelle», «La Kermesse héroïque», «Maternité», «Maria Chapdelaine», «Hélène», «Katia», «La Belle Equipe», tous ces titres éveillent des souvenirs charmants.

Comment les films français s'inscrivent-ils si bien dans la mémoire?

Est-ce le sujet? La plupart des films français sont comme des nouvelles, du



Junie Astor et René Dary, invités des ouvriers français d'une usine de Berlin, pendant une séance de variétés.



Une émouvante surprise! L'autocar qui conduit les artistes à Potsdam croise un groupe de prisonniers

↓ *On rit... on est tout de même un peu ému. Junie Astor et Pierre Heuzé, le critique cinématographique connu.*

↓ *...L'heure des adieux: «Au revoir et bonne chance...» (Viriane Romance)*





Viviane Romance, connue en Europe depuis la « Belle Equipe », Albert Préjean et le docteur Hippler, du cinéma allemand.



Dans l'autocar : Albert Préjean dont la chanson : « Sous les toits de Paris » est restée vivante dans tous les pays; à côté de lui, la jeune Suzy Delair.

↓ Echange d'adresses pour un bonjour et quelques nouvelles (René Dary).



Clichés
Uta
(v. Stwolinski)

Amitiés à tous et remerciements pour cette réception hospitalière. Danielle Darrieux après le succès de « Premier rendez-vous » et Viviane Romance.

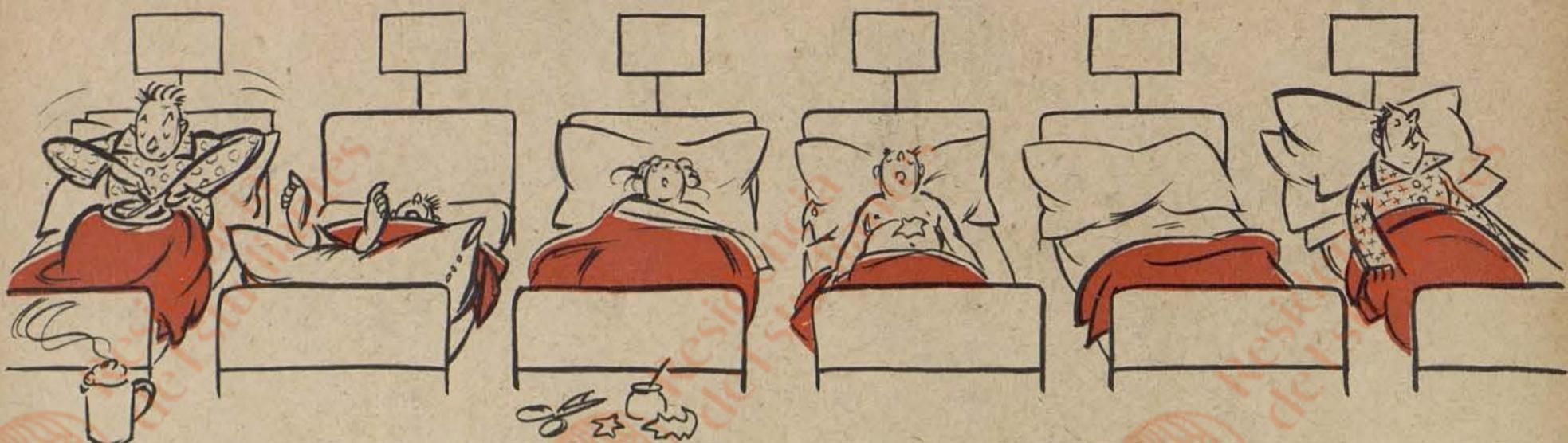


genre Maupassant et, comme lui, décrivent amoureusement la vie. Les Français ont usé d'un procédé ingénieux qui, évidemment, a provoqué une certaine monotonie : le théâtre filmé, qui range le film français aux côtés de la littérature française. On renonce presque complètement aux complications extérieures ; le drame intérieur est très concentré, sans que l'auteur risque, une seule fois, de noyer son public d'émotions. Tous les films français ont un point commun : ils sont humains et d'un naturel exquis. Ses héros sont des individualités, mais qui respectent avec naturel les règles du jeu de la communauté.

Est-ce le secret des acteurs ? Le cinéma français ne cultive pas le genre larmoyant. Ses acteurs, au contraire, excellent dans des valeurs traditionnellement françaises : instinct, psychologie, subtilité. L'actrice française ne captive pas par sa beauté ; elle est charmante, intelligente, gracieuse. Le dessein artistique permet une libre description de l'amour. Un acteur français semble un vieil ami. On a envie de lui frapper sur l'épaule et de lui dire : « Alors, mon vieux, ça va ? »

Est-ce l'angle de prise de vues ? Chez les Français, on s'attaque directement à la réalité. Les mouvements du film muet restent, même pour le film parlant, le principal moyen d'expression. L'art de créer des situations par le simple jeu des regards ou par des gros plans — comme dans « La Bataille » ou dans « Cette Vieille Cannaille » — donne au film français son intensité. L'appareil de prise de vues a de l'esprit. Il est désinvolte et animé d'un tendre amour pour toutes les choses de cette vie.

Bref, le « théâtre filmé » reflète beaucoup du film français. Souvent, les Français n'exploitent pas toutes les possibilités du genre, mais ils ont su créer des œuvres de caractère très national et d'un haut niveau artistique. C'est là le secret de ces films qui, tels de bons amis, demeurent longtemps dans notre mémoire.



Remèdes contre l'insomnie. On dort mieux SI...

...l'on boit un grand bol de bière tiède avant de se coucher.

...les pieds reposent plus haut que la tête.

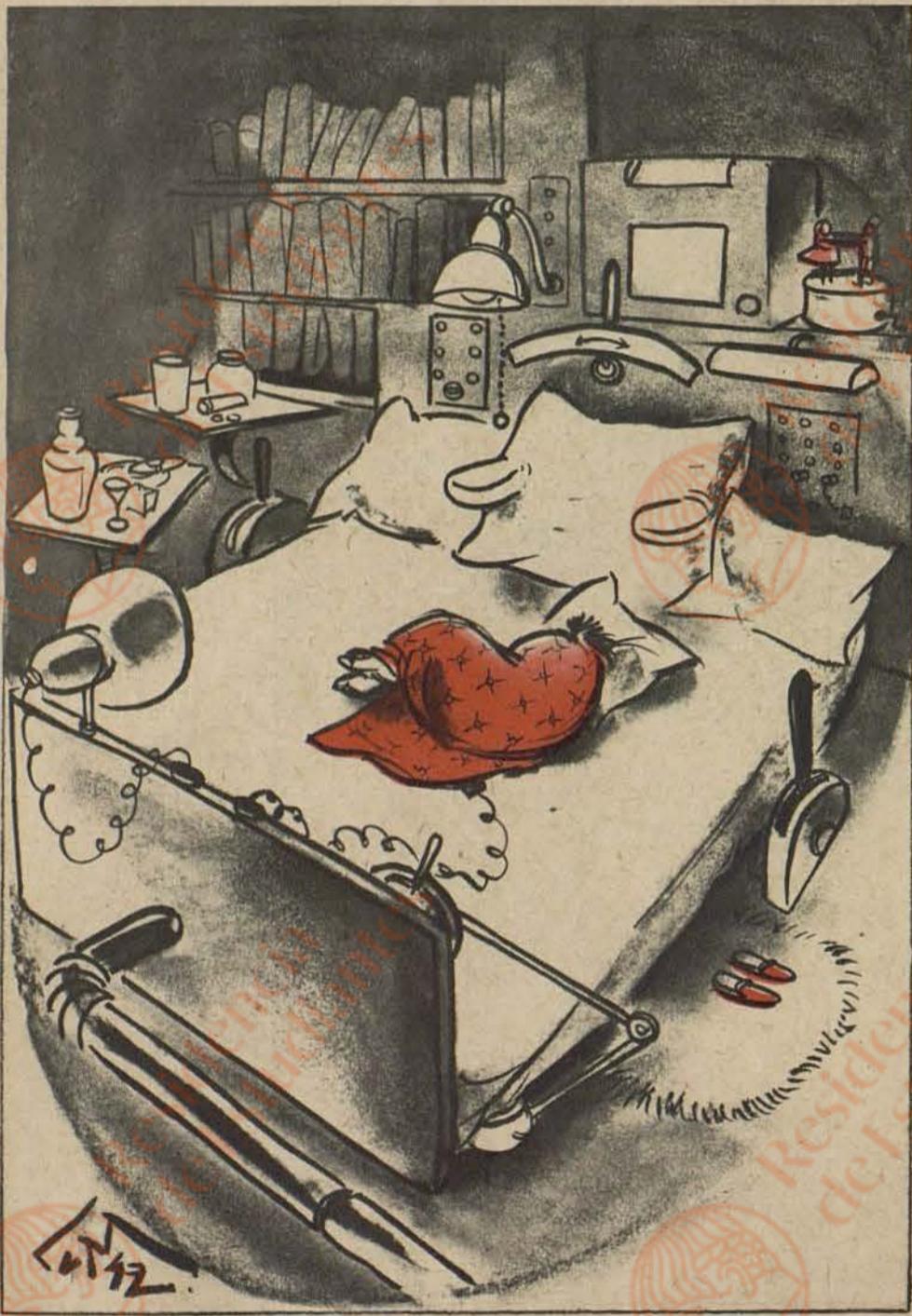
...l'on colle des étoiles lumineuses sur le plafond et qu'on essaye de les compter.

...l'on veille à ce qu'une feuille de papier de soie, posée sur le ventre, ne tombe pas.

...l'estomac est vide.

...l'oreiller est assez élevé pour que le sang ne monte pas à la tête

Vous allez rire...



...car

les remèdes que nous indiquons ne sont pas un produit d'imagination. Tout au contraire, nous les avons empruntés à la revue new-yorkaise « The American ». Un Américain y écrit: « Une véritable épidémie vient d'envahir le

pays : l'insomnie. Depuis l'explosion européenne et surtout depuis la probabilité de notre intervention, l'insomnie s'est répandue partout. »

Mais, rassurez-vous, les Américains ont su se tirer d'affaire. Un magasin

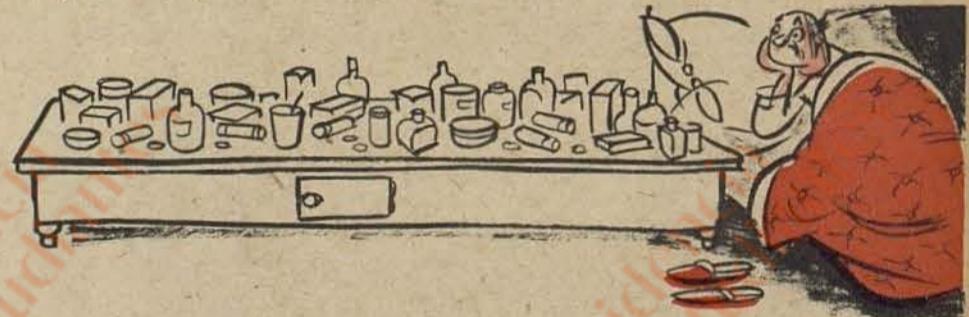
new-yorkais a déjà vendu pour plus d'un million de dollars de somnifères à des milliers de malades. Entre parenthèses : c'est un roi de l'industrie en

Pennsylvanie qui s'est fait construire le lit luxueux décrit plus haut.

Contre un salaire minime, des auditeurs professionnels écoutent vos conversations, jusqu'au moment où, épuisé de fatigue, vous vous assoupissez... Il se peut pourtant que vous vous réveilliez en sursaut, hanté par ce que vous devrez payer

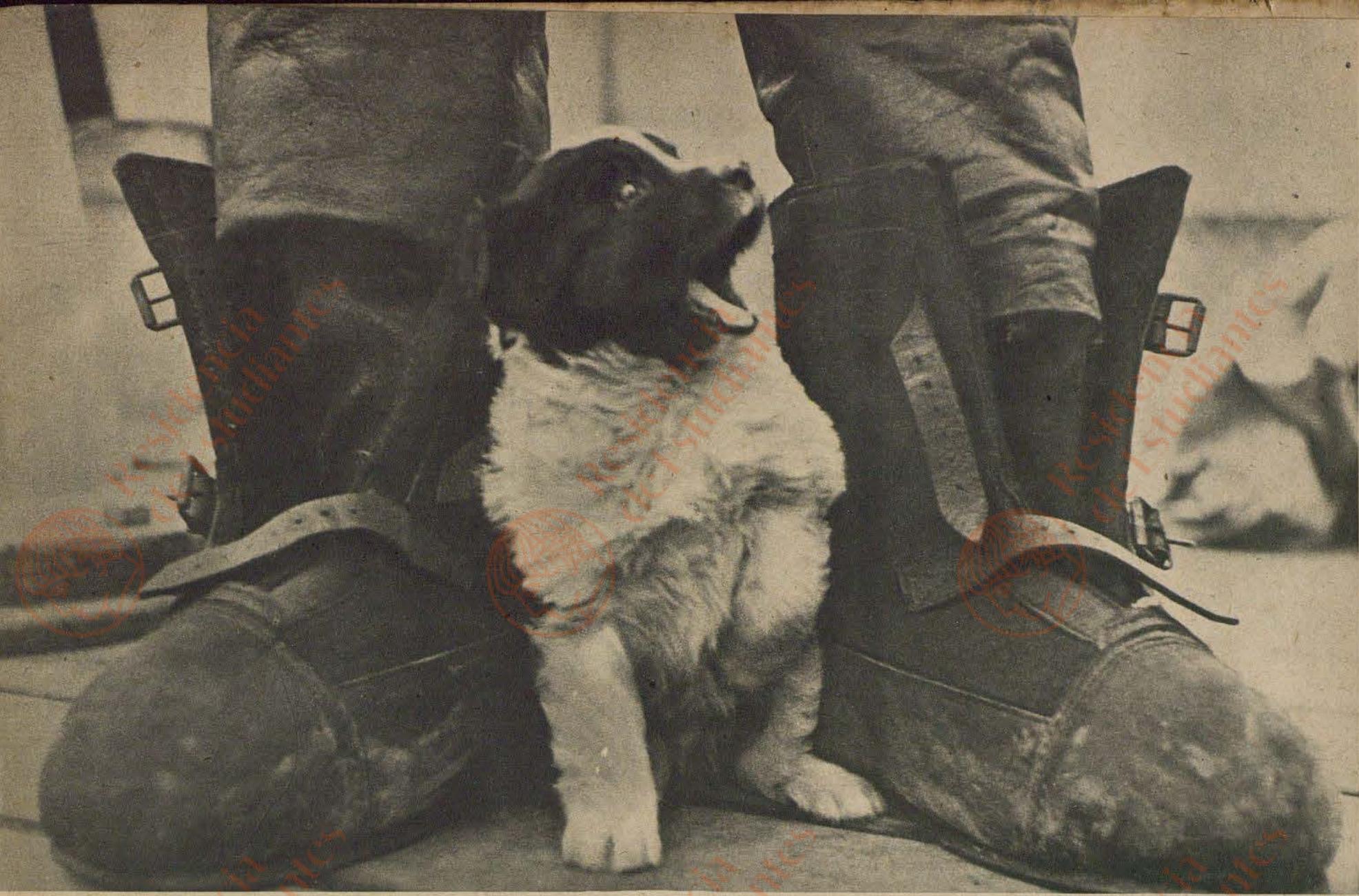


« L'insomnie est devenue l'épidémie numéro 1. Selon les experts, elle est cinq fois plus fréquente que les maladies de cœur et onze fois plus fréquente que le cancer. Et dire que les malades se plaignent souvent que les médecins s'endorment au milieu de la consultation, exténués de besogne... »



« L'insomnie a provoqué le développement d'une industrie nouvelle, le somnifère. Il en existe au moins 600 sortes différentes. Ainsi, le malade a de quoi s'occuper

« Le comble du luxe : La chambre est isolée du bruit. Le lit, huit pieds de long et six pieds de large, se trouve au milieu. D'une pression, la douceur des ressorts est automatiquement réglée. La couverture est munie d'un régulateur électrique. Trois types d'oreillers différents, un dossier avec supports pour les bras, un petit carillon, livres, téléphone, T. S. F. »



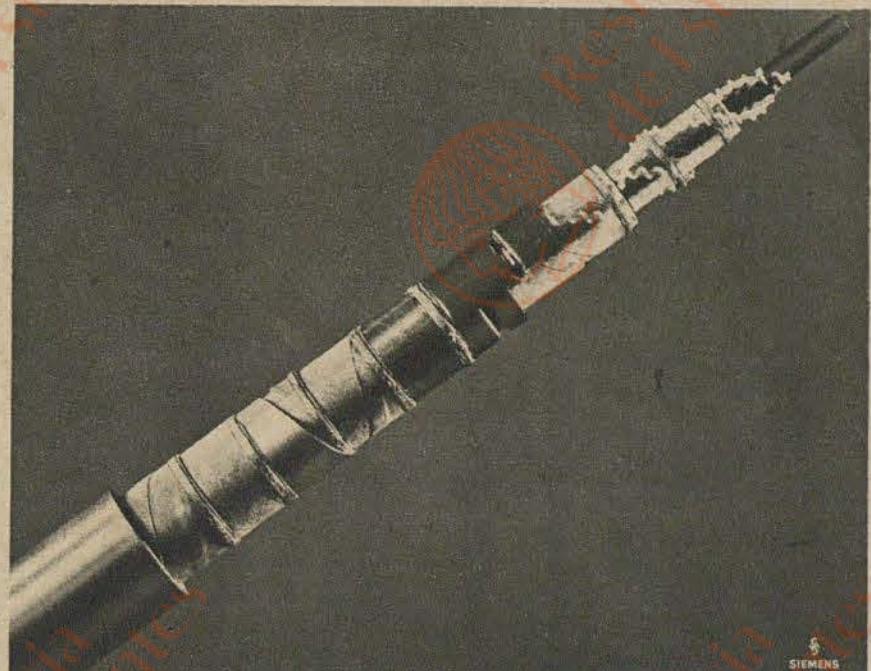
.. Et si l'on commande: „Garde à vous!“

Le Câble Mystérieux

Voici près d'un siècle que l'homme commença à domestiquer l'électricité. Parmi bien d'autres problèmes se posait celui de l'isolation parfait et durable des conducteurs. Ce fut seulement après avoir trouvé sa solution qu'on put envisager l'utilisation pratique des lignes télégraphiques. Beaucoup de matières avaient été examinées pour réaliser l'isolation: la cire, la résine, la poix et le goudron, seuls ou imprégnant le coton et la soie; des tubes en verre, en porcelaine, en terre cuite; mais aucun résultat n'avait été satisfaisant. Ce fut en 1847 que Werner Siemens s'engagea sur la bonne voie. Il entoura les fils d'un revêtement de gutta percha, en se servant d'une presse construite à cette fin et dont il était l'inventeur. Et désormais la télégraphie put entreprendre la conquête de la terre. La technique moderne des transmissions venait de naître, et elle se mit à transformer l'aspect du monde plus que ne le firent les découvertes et les inventions ultérieures. Le téléphone orienta dans un nouveau sens les relations des hommes et des peuples. Son extension posa, dans le domaine des câbles, de nouveaux problèmes techniques à résoudre, d'autant plus qu'il s'agissait d'établir des lignes sur des distances de plus en plus considérables. La création des lampes d'amplification facilita la transmission des conversations à toutes les distances. La première des constructions d'importance du monde entier, fut le câble téléphonique Berlin-Cologne, long de 500 kilomètres. Il constitua le point de départ dans l'établissement du réseau allemand des lignes à grande distance, qui relient actuellement sur une étendue de 20.000 kilomètres toutes les villes importantes de la Grande Allemagne, et assurent la liaison avec les Etats voisins.

On a cru pendant longtemps que chaque conversation nécessitait deux conducteurs; mais les progrès de la technique permirent d'employer les conducteurs pour des transmissions multiples, c'est-à-dire que des conversations simultanées furent rendues possibles sur une même ligne. Ce miracle est basé sur le fait que des courants alternatifs de fréquence différente, lancés dans un même câble, conservent leurs caractéristiques. Par un système de filtrage électrique on peut les séparer à la sortie du conducteur.

Des courants alternatifs de diverses fréquences transportent les conversations sur le fil; c'est pour cette raison que l'on a appelé ce domaine: technique des fréquences porteuses. Cette technique se trouve actuellement en pleine évolution et offre des perspectives d'avenir de plus en plus grandes. Si, au début, seule était possible la construction de câbles à deux conducteurs permettant deux conversations, des câbles furent bientôt mis en œuvre qui permirent de quadrupler et même de porter à douze



Câble à bande large, fabrication Siemens & Halske (photo prise aux usines Siemens)

le nombre des conversations simultanées possibles. On arriva finalement à atteindre le maximum des possibilités en installant un câble susceptible de transmettre deux cents conversations et desservant en même temps un appareil de télévision offrant aux correspondants le moyen de s'entendre et de voir. Le secret de ces inventions est dans l'emploi d'une nouvelle matière isolante, transparente comme le verre, le Styroflex, obtenue synthétiquement. L'application de ce procédé entraîne une économie considérable des matières employées. Pour un circuit d'un kilomètre de long, ces nouveaux câbles ne nécessitent qu'un kilogramme de cuivre, soit quinze fois moins qu'avec les autres câbles. En Allemagne, plusieurs villes à grand trafic téléphonique et télégraphique ont établi leurs lignes avec ces nouveaux conducteurs. On peut, par ce seul exemple, se faire une idée de la multitude des problèmes posés à l'électro-technique. L'industrie allemande de l'équipement électrique s'occupe à résoudre toutes les questions et accroître chaque jour le nombre de ses performances.

On sait... ou on ne sait pas

La guerre, en s'étendant au monde entier, a mis la géographie à la mode. Maintenant, nous sommes tous certains de connaître notre globe... Au fait, peut-être pas exactement ? Nos petites questions vous viendront en aide.

1. Des lignes aériennes se coupent

- Un avion part de Bâle en direction de l'est ; un autre, de Dantzig, vers le sud. A proximité de quelle capitale leurs chemins se coupent-ils ?
- Un avion part de Stettin en direction du sud ; un autre, d'Istanbul, vers l'ouest. A proximité de quelle métropole leurs chemins se coupent-ils ?
- Un avion part de Marseille en direction du nord ; un autre, de Helsinki, vers l'ouest. A proximité de quel port leurs chemins se coupent-ils ?

2. Assez profond ?

La plus haute montagne d'Allemagne, le Grossglockner, atteint environ 3.800 mètres. D'après vous, peut-on le noyer dans la Méditerranée sans que sa pointe dépasse le niveau des eaux ?

3. En deux directions différentes

Un avion part de Madrid en direction nord-ouest et file tout droit.

Un autre avion part de Bucarest en direction nord-est. Il suit aussi sa route droit devant lui.

Supposons que les avions puissent continuer leur voyage jusqu'à temps voulu, sans difficultés de distance, de conditions météorologiques, ni d'essence. Croyez-vous que ces deux avions puissent se rencontrer quelque part ? Si oui, où ?

4. Vers l'extrême-sud

Représentez-vous la ligne Hambourg-Rome. Combien de fois faudra-t-il la mettre bout à bout, selon vous, pour couvrir la distance entre le point le plus méridional de l'Europe et la limite des pays tropicaux ?

5. La botte italienne

Un avion traverse la botte italienne en sa longueur, du sud au nord, c'est-à-dire du milieu du golfe de Tarente jusqu'à Milan. Ensuite, il continue son itinéraire. Dans laquelle des villes dont les noms suivent atteindra-t-il la côte européenne : Le Havre ? Calais ? Amsterdam ? Brême ? Hambourg ? Stettin ? Dantzig ?

Solutions des problèmes de la page 46 On sait... ou on ne sait pas

1. Les lignes aériennes se coupent. — a) Près de Budapest ; b) Près de Naples ; c) Près de Bergen.

2. Assez profond ? — Au sud des côtes de la Grèce, la Méditerranée atteint une profondeur de 4.400 mètres. Ainsi, le sommet du Grossglockner se trouverait immergé à 600 mètres au-dessous de l'eau.

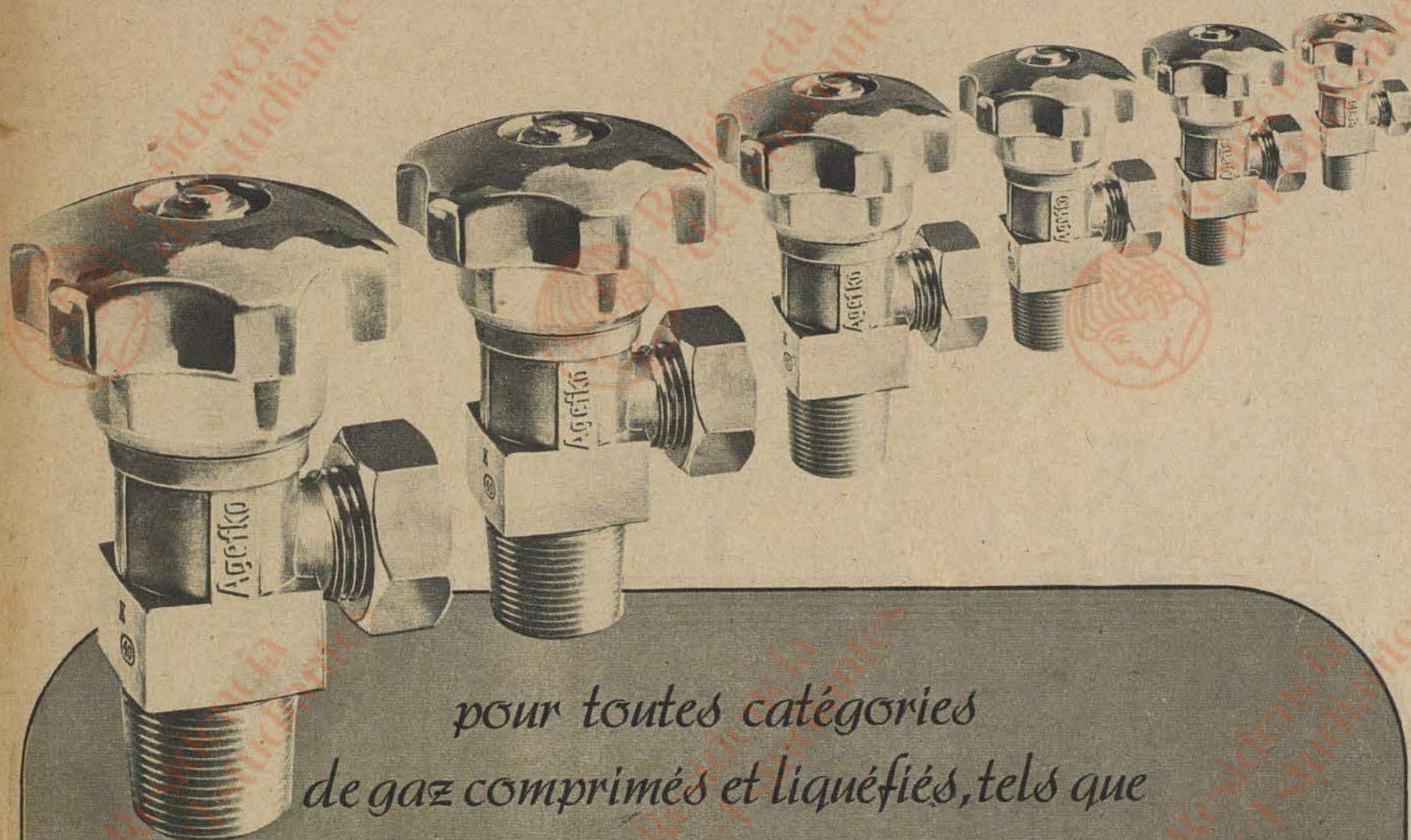
3. En deux directions différentes. — L'itinéraire continué vers le nord-est et l'autre vers le nord-ouest mène, en spirale, au Pôle Nord. C'est donc là que les deux avions devraient se rencontrer.

4. Vers le Sud. — Une seule fois. La ligne Hambourg-Rome correspond à la distance de l'île de Crète (le point le plus méridional de l'Europe) jusqu'au tropique du Cancer, début de la zone tropicale.

5. La botte italienne. — Près du Havre.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre



*pour toutes catégories
de gaz comprimés et liquéfiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniaque,
acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour
méthane, propane, butane.

AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

Département: Fabrique de soupapes

BERLIN W 62

50 années de pratique,

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garantissent à toute manière d'usage un maximum d'économie et de sûreté.

Signal



Aujourd'hui
relâche. On ne
tourne pas

Nives Poli, étoile de la Scala
de Milan, et la vedette italienne
Laura Nucci, profitent
d'une journée de
liberté